LE
SENTIMENT RELIGIEUX
DANS
LES POÉSIES D'UHLAND

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

Joseph MÉJASSON

DIPLÔMÉ D'ÉTUDES SUPÉRIEURES
DE LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES

LE SENTIMENT RELIGIEUX DANS LES POÉSIES D'UHLAND



PARIS (VIe)
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1913

BIBLIOGRAPHIE

Texte : Gedichte, von Ludwig Uhland, vollständige kritische Ausgabe auf Grund des handschriftlichen Nachlasses, besorgt von Erich Schmidt und Julius Hartmann. — Verlag der Cotta'schen Buchhandlung, Stuttgart, 1898.

OUVRAGES CONSULTÉS :

1° Ludwig Uhlands Leben, *aus dessen Nachlass und aus eigner Erinnerung, zusammengestellt von seiner Witwe.* — Stuttgart, Cotta, 1874.

2° Uhlands Tagbuch (1810-1820), *aus des Dichters handschriftlichem Nachlass, herausgegeben von J. Hartmann.* — Stuttgart, Cotta, 1898.

3° Uhlands Briefwechsel, *herausgegeben von Julius Hartmann. (Erster Teil,* 1795-1815*).* — Stuttgart und Berlin, Cotta, 1911.

4° Karl Mayer : *Ludwig Uhland, seine Freunde und Zeitgenossen. Erinnerungen.* — Stuttgart, Adolph Krabbe, 1867.

5° Walther Reinöhl : *Uhland als Politiker.* — Tübingen, Mohr, 1911.

6° Christian Hönes : *Ludwig Uhland. Der Dichter und Patriot.* — Hamburg, 1887.

7° Eduard Paulus : *Ludwig Uhland und seine Heimat Tübingen. Jubiläumsausgabe.* — Stuttgart, Karl Krabbe, 1887.

8° Wilhelm-Ludwig Holland : *Zu Ludwig Uhlands Gedächtnis.* — Leipzig, Hirzel, 1886.

9° Hermann Fischer : *Ludwig Uhland, eine Studie zu seiner Säkularfeier.* — Stuttgart, Cotta, 1887.

10° *Biblia Sacra Vulgatæ Editionis.*

11° *La Légende dorée* du bienheureux Jacques DE VORAGINE, traduite du latin par Théodor DE WYZEWA. — Paris, Perrin, 1910.

12° Charles PFENDER : *Vie de Luther.* — Paris, Fischbacher, 1883 (Charles Pfender a été chargé officiellement d'écrire la vie de Luther, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance du Réformateur).

13° H. VON TREITSCHKE : *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert.* — Leipzig, Hirzel, 1882.

14° H. VON TREITSCHKE : *Historische und politische Aufsätze.* — Leipzig, Hirzel, 1886.

15° Madame DE STAEL : *De l'Allemagne.* — Paris, Flammarion.

INTRODUCTION

L'œuvre principale d'Uhland, ses *Gedichte*, se compose de lieder, inspirés par les vieilles chansons du moyen-âge, de poésies patriotiques ou de circonstances, de pièces descriptives, de sonnets, de romances et surtout de ballades. Ballades, non point lyriques, comme celles de Gœthe, ou philosophiques, ainsi que celles de Schiller, mais ballades épiques, véritables petites épopées serties bien souvent en quelques vers d'une forme achevée.

Chez Uhland, la poésie est donc éminemment objective. Sans doute, elle n'a pas, au même degré que chez Gœthe, cette sereine objectivité qui a fait de l'auteur de Faust, comme le « Miroir de l'Univers ». Le génie d'Uhland est moins universel et le rôle de notre poète fut plus modeste. Le chef de l'Ecole Souabe s'est contenté d'être le peintre délicat des sites gracieux de son pays, le chantre inspiré des sentiments de ses compatriotes, l'interprète éloquent de leurs aspirations. S'il a décrit les manoirs en ruine de la patrie allemande, les vieilles légendes du temps de la chevalerie, l'éternel retour du printemps, les joies et les souffrances du cœur, il a célébré aussi les mâles vertus des aïeux, les saintes croyances, le bon vieux droit et la liberté dont les vigoureuses racines ont pénétré profondément dans le sol de la Souabe. Dans cette poésie limpide et sans

métaphysique hautaine, dans ce tableau si pur et si varié, idéal et réel tout à la fois, l'Allemagne tout entière a été fière de se reconnaître.

Au point de vue religieux, à ce point de vue très particulier qui va nous occuper dans cette étude, les compatriotes d'Uhland admirent cette puissance objective du poète, capable de représenter un monde d'idées qui n'est pas toujours le sien. Ils approuvent cette largeur de vue et ce libéralisme de bon aloi d'un vrai chrétien qui a ignoré dans son œuvre l'expression dure ou blessante. Ils comprennent enfin ce luthérien orthodoxe qui n'a pas hésité à exalter dans ses poésies les vertus de la Vierge Marie et les miracles de sa puissance.

Assurément, cette disposition particulière d'un poète qui lui permet, sans rien sacrifier de ses propres sentiments et de ses croyances personnelles, d'exprimer en strophes harmonieuses des sentiments qu'il n'éprouve pas lui-même, de parler avec respect des croyances des autres, n'est pas le privilège exclusif d'Uhland. Chez un de ses contemporains, Henri Heine, poète délicat, lui aussi, se révèle un état d'âme analogue, et ici peut-être, le phénomène est plus curieux encore.

Henri Heine était un panthéiste avéré, un antichrétien impénitent, pour tout dire, un impie. Sa verve irréligieuse, faite d'ironie mordante, ne ménageait ni les israélites, ses anciens coréligionnaires, ni les catholiques dont les prêtres pourtant avaient formé sa jeune intelligence, ni les protestants qui, plus tard, l'avaient accueilli dans leur Eglise.

Malgré les professions de foi d'athéisme de Heine, la poésie qui fleurit et brille dans les symboles du dogme et du culte catholiques a parfois exercé sur son âme d'artiste une séduction d'une « douceur intime et infinie ». Peu d'écrivains ont su évoquer, comme le poète de la *Paix*, la

vision du Christ Sauveur : « Vêtu d'une robe blanche flottante, grand comme un géant, il marche sur la terre et sur la mer ; et de ses mains étendues, il bénit l'univers, tel un soleil rouge et ardent, versant allégrement sur le monde la pourpre de son sang rédempteur ! »

Est-il besoin de faire remarquer, dans ce rapprochement entre Heine et Uhland, que pour le premier, dans les poésies où il exprime le sentiment chrétien ou catholique, il impose silence à sa nature, à ses idées, à ses préjugés, encore que dans certaines pièces d'inspiration religieuse le sceptique railleur se laisse deviner ; en réalité, c'est surtout l'artiste, le dilettante qui apparaît. Au contraire, chez le second, poète croyant et pratiquant, attribuer dans ses *Poésies* une place importante au sentiment religieux, c'était chose facile et toute naturelle. Uhland n'avait pas à renier ou à dissimuler ses convictions et ses sympathies personnelles.

Les Ballades d'Uhland, ses Romances, ses Sonnets, malgré leur objectivité, nous révèlent la personnalité intime de leur auteur, la vie de sa propre âme, vie dont le phénomène dominant est l'émotion religieuse. Il est bien peu de ses poésies qui n'allient à une pittoresque description, à un récit émouvant ou gracieux, quelque réflexion morale, quelque pensée chrétienne, puisées dans sa foi religieuse comme en une source toujours vive, toujours féconde. Sous la plume évocatrice du poète, la nature dont les manifestations sont si diverses, devient un symbole du monde moral, un livre magnifique, riche en précieux enseignements. Cette nature, l'auteur des *Gedichte* la chante et nous la montre comme elle lui apparaît, comme une des formes par lesquelles Dieu fait éclater à nos yeux sa bonté et sa puissance. Puis il associe dans une harmonie touchante les beautés de la création, les œuvres sorties

de la main des hommes, les plus nobles pensées, les plus généreuses aspirations. A travers l'âme croyante du poète, un rayon d'en haut semble pénétrer l'œuvre, pour y répandre une douce lumière, une lumière qui indique la voie à suivre, charmant les esprits, ranimant les courages, fortifiant dans les cœurs l'amour du Vrai, du Beau et du Bien.

Au cours de cette étude, notre tâche est de déterminer les causes qui ont favorisé dans la vie d'Uhland et, par suite, dans ses œuvres l'intensité du sentiment religieux. Nous examinerons aussi les formes principales par lesquelles ce sentiment s'est manifesté et son degré de sincérité, c'est-à-dire jusqu'à quel point il correspond aux dispositions intimes du poète.

LE

SENTIMENT RELIGIEUX

DANS

LES « POÉSIES » D'UHLAND

CHAPITRE PREMIER

ÉDUCATION RELIGIEUSE D'UHLAND

I. Sa famille. — II. Uhland chrétien croyant et pratiquant. — III. Ses relations. — IV. Tolérance et sympathie pour le catholicisme.

§ I. — *Sa famille.*

Louis Uhland (1787-1862) appartenait à une de ces vieilles familles du Wurtemberg, où l'on ne se transmettait pas en héritage de grandes richesses ni des talents exceptionnels, mais qui estimaient d'un plus haut prix un nom honorable, une piété bien comprise, des mœurs irréprochables et une parfaite loyauté.

L'arrière-grand-père du poète, Jean-Michel Uhland, avait pris part, en 1688, à la guerre contre les Turcs et à la prise de Belgrade, en qualité de quartier-maître. Son grand-père, Louis-Joseph, étudia la Théologie luthérienne, fut diacre à Marbach, puis professeur de Théologie à Tubingue. C'est lui qui prépara le jeune Louis à la Confirmation, et il exerça une très grande et très heureuse

influence sur la formation religieuse et morale de l'enfant.

Une sœur du père d'Uhland avait épousé un pasteur luthérien de Feuerbach. Un frère de sa mère, Hoser, fut pasteur de Schmiden, puis de Kannstadt. Il mourut en 1813. C'est à l'occasion de sa mort que Uhland composa, en revenant de ses funérailles, la poésie intitulée : *Auf den Tod eines Landgeistlichen.*

Le père et la mère d'Uhland étaient d'excellents chrétiens, croyants et pratiquants. De très bonne heure, ils formèrent leur enfant à la piété. L'œuvre commencée au foyer se pousuivit à l'école sous la prudente direction de maîtres dévoués, en particulier, de Seubert, plus tard prédicateur de la garnison et prélat.

Le poète saura apprécier à leur juste valeur ces soins incessants, cette piété solide de ceux qui veillèrent à sa première éducation. « Quelle bénédiction pour un enfant de recevoir les soins de pieux parents ! »

Zu stehen in frommer Eltern Pflege,
O welch' ein Segen für ein Kind !
(*Ludwig Uhlands Leben*, p. 3.)

Dès l'âge de douze ou treize ans, et durant plusieurs années, à l'occasion du jour de l'an, Uhland adresse à ses parents, à sa mère surtout, quelques vers de circonstance, expression de sa gratitude très vive, pour une bonté dont il reconnaît déjà tout le prix. « Combien grande est votre bonté, ô ma Mère ! Déjà mon cœur la comprend mieux... Je me rends compte davantage des devoirs qu'exige aussi de moi la reconnaissance. »

Wie gross ist Ihre Muttergüte !
Schon fühlt sie besser mein Gemüthe...
Doch besser kenn' ich auch die Pflichten
Die mir die Dankbarkeit gebeut.
(Jugendgedichte vor 1801).

Les sentiments religieux, des promesses de prières adressées à Dieu pour qu'il bénisse et comble de bienfaits sa mère bien-aimée, se mêlent aux expressions d'une filiale reconnaissance. « O la meilleure des Mères ! Lorsque mes yeux s'ouvraient à la lumière, déjà votre amour sincère et pur me pénétrait de bonheur. De toute mon âme, je vais supplier Dieu de ne point cesser de vous bénir et de vous accorder joie, bonheur et prospérité en abondance. »

O beste Mutter, mich beglückte,
Als ich das erste Licht erblickte,
Schon Ihre Liebe, treu und klar...
Und Gott will ich inbrünstig flehen,
Viel Freude, Glück und Wohlergehen,
Stets segnend Ihnen zu verleihen.
(Jugendgedichte : *Meiner Mutter*, 1er janv. 1801).

Mêmes accents émus dans les pièces suivantes : *Meinen Eltern*, am Neujahr, 1802 ; *Meinen Eltern*, am Neujahr, 1803. Dans cette dernière poésie, Uhland promet à ses parents que si, un jour, le doute envahissait son âme, leurs sages conseils seraient pour lui bien précieux. « ... Mais alors vos sages et religieuses leçons m'apporteront réconfort et consolation. »

... Dann aber werden eure Lehren
Der Weisheit und Religion
Erquickung mir und Trost gewähren.

Les souhaits pour 1804, 1805 et 1806 revêtent une forme plus grave, le vers est plus achevé et l'influence romantique semble déjà s'y faire sentir avec plus de netteté.

En même temps qu'il composait des pièces de circonstances, le jeune Uhland s'exerçait à d'autres sujets, sujets plus spécialement religieux. Vers l'âge de quatorze ans,

il écrivit une poésie sur *La Mort de Jésus-Christ*, commentaire très alerte des dernières pages de la *Passion*.

Le fils de Jahvé est cloué à la croix entre deux scélérats, et le Dieu qui meurt pour nous a fait entendre l'appel déchirant : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! »

Mein Gott, mein Gott, wie hast du mich verlassen !

bientôt suivi de la plainte suprême : « Tout est consommé ! »

Es ist vollbracht !

Uhland alors, en une superbe envolée, chante les sublimes promesses renfermées dans le *Consummatum est* : « Tout est consommé ! Les armées ténébreuses de l'Enfer poussent des gémissements au fond des abîmes... Tout est consommé ! O réjouissez-vous, pécheurs, l'œuvre d'expiation est accomplie. Tout est consommé ! Dieu vous reçoit de nouveau pour ses enfants ; réveillez-vous, réveillez-vous !... »

Es ist vollbracht ! Der Hölle schwarze Heere
Wehklagen aus der tiefen Kluft...
Es ist vollbracht ! O freut euch, ihr Sünder !
Das Werk der Sühnung ist vollbracht !
Es ist vollbracht ! Gott nimmt als seine Kinder
Euch wieder an ; erwacht, erwacht !...

Dans la poésie : *Jesu Auferstehung und Himmelfahrt*, composée aussi en 1801, l'élève de la *Schola Anatolica* laisse déjà deviner le délicat poète descriptif qu'il sera plus tard : « Dans l'intérieur d'un rocher voilé par la nuit gisait le Saint, le Fils de Dieu. Il était là, sur la mousse sombre, pâle, défiguré. Le souffle de vie s'était éteint. Ses pauvres membres brisés reposaient dans le calme, dans la paix. »

In eines Felsen nachtumflortem Schoosse,
Da lag der heilige Gottessohn,
Da lag er blassentstellt, auf düstrem Moose,
Des Lebens Odem war entflohn ;
Da ruhten seine Glieder, ach ! die müden
In stillem Frieden.

Ailleurs, dans *Siméon*, paraphrase du cantique *Nunc dimittis*, nous voyons la Mort prête à laisser tomber sa faux sur la tête du saint Vieillard. Mais Dieu arrête son bras et lui ordonne de laisser vivre Siméon jusqu'à ce qu'il ait pu étreindre dans ses bras le Sauveur annoncé par les prophètes.

Dans les trois poésies suivantes : *Das wahre Gut*, *Der Preis der Tugend*, *Der Weg des Lasters und der Tugend*, pièces qui figurent également dans les : *Jugendgedichte*, Uhland célèbre la vertu et flétrit le vice.

Sans doute, bien rude est le sentier de la vertu :

Rauh ist der Pfad der Tugend,

et la jeunesse cède souvent aux attraits du vice :

Zieht oft des Lasters Reize vor.
(Der Weg des Lasters und der Tugend).

Mais, au jour du jugement, ni l'or ni les couronnes ne nous seront d'aucun secours ; seules, nos vertus recevront leur récompense :

Dort an des Richters hohem Throne
Hilft dem König weder Gold noch Krone ;
Dort wird Reichthum in den Staub gedrückt,
Dort wird Tugend nur beglückt.
(Das wahre Gut).

Ainsi, l'âme croyante et droite du jeune Uhland se reflète dans ses premiers essais poétiques.

Pendant son séjour à Paris (1810-1811), nous ne serons

pas surpris si sa mère lui écrit qu'elle a pleine confiance dans ses solides principes religieux. Elle lui rappelle les pieux enseignements reçus à la maison, et la présence d'un Dieu qui jugera ses moindres actions :

« Ich bin beruhigt, da ich Dir so gute Grundsätze zutraue, dass deine Moralität durch keinen bösen Einfluss leiden werde. Vergiess nur nie, dass Du einen allwissenden Zeugen ob Dir hast, der einst Rechenschaft aller deiner Handlungen fordern wird, so wirst Du deine Tage ruhig zubringen und jedes Vergnügen, das Du unschuldig geniessest, wirst Du doppelt fühlen, weil Dich die Erinnerung daran niemals schamrot machen wird. » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 64. Lettre du 30 juin 1810.)

Une autre fois, l'excellente mère exprime le souhait de se retrouver, un jour, avec son fils dans le ciel :

« Treffe ich Dich nur einmal im Himmel, ist alles recht. Diess ist das tägliche Gebet deiner Dich ewig liebenden Mutter. » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 120. Lettre du 3 août 1816.)

Le père d'Uhland, bien que moins communicatif, moins prodigue de lettres et de conseils, écrit à son fils qu'il compte entièrement sur la divine Providence, et que c'est à elle qu'il remet l'avenir de son enfant :

« Es bleibt mir nun nichts übrig als mein ganzes Vertrauen in die gütige Vorsehung auch in Beziehung auf Dich zu setzen und ihr deine Wege und deine Besorgung zu empfehlen. » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 139.)

Le jeune Uhland semble-t-il moins fervent dans la pratique de ses devoirs religieux, la mère est inquiète : « Pour quels motifs ne vas-tu pas à l'Eglise et à la Cène ? »

« Aus welchen Gründen gehst du nicht zur Kirche und zum Abendmahl ? »

Tel est le post-scriptum d'une de ses lettres. Une semaine

après, le 9 août 1816, Uhland calme l'inquiétude maternelle. Il cherche une excuse à cette tiédeur apparente dans la réalisation peu satisfaisante de ses entreprises et dans un état d'agitation intérieure qui ne durera pas. Il proteste, d'ailleurs, de ses sentiments religieux :

« Was Sie von dem oft Ungefälligen meines äusseren Wesens schreiben, kann ich nicht widersprechen.

« Es mag vielleicht in der bisherigen Ungunst meiner Verhältnisse, und in der mannigfachen Bewegung meines Innern einige Entschuldigung finden. Religiöse Gesinnung fehlt mir gewiss nicht, und ich bin mir bewusst, das Irdische stets auf ein Höheres zu beziehen. » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 121.)

Oui, la mère d'Uhland peut être sans crainte sur l'avenir religieux de son fils. Il restera fidèle toujours aux sages enseignements reçus à la maison paternelle. Il n'aura pas à chanter ses victoires sur le doute et les triomphes de l'esprit sur la chair, car il saura garder son âme pure et ses croyances intactes. Uhland est né dans un port de certitude, il y a respiré une atmosphère de foi et de piété, il s'y trouvera bien. Il ne hissera point ses voiles pour s'exposer aux tempêtes du large. Nous ne ferons avec lui aucun voyage de recherches, nous ne courrons aucun risque. Peut-être, dans ses poésies religieuses, nous touchera-t-il moins que s'il avait eu à conquérir la foi sur le doute et la pureté de l'âme sur le déchaînement des passions. Mais sa lyre aux cordes d'argent résonnera en des sonorités bien douces qui sauront nous charmer.

§ II. — *Uhland chrétien croyant et pratiquant.*

Grâce à une solide formation religieuse, soutenu aussi par la constante sollicitude d'une mère tendrement aimée,

Uhland passa donc sans crise religieuse, les années de son adolescence. Devenu homme, il ne fut pas de ces chrétiens pour lesquels la religion est une chose exclusivement privée. Bien au contraire, chez lui, le chef de famille, le journaliste, l'avocat, le poète, le député, le professeur regardait comme un devoir de conscience de se montrer partout et toujours luthérien orthodoxe, chrétien pratiquant. C'était l'homme de bien vivant de la foi, dont parle l'Ecriture : « Justus ex fide vivit. » Uhland avait fait de cette parole de saint Paul comme la devise de toute sa vie, vie d'une foi vive et agissante, car elle était sincère. Nous verrons donc cet esprit de foi se manifester clairement dans ses lettres, ses articles de journaux et ses leçons, aussi bien que dans ses *Poésies.*

A partir de 1806, les vœux annuels d'Uhland à sa famille, pour ne plus être exprimés en vers, n'en sont pas moins empreints de sentiments religieux. Dans une lettre à sa mère, il implore les bénédictions de Dieu pour les siens, au début de la nouvelle année : « L'année où nous entrons va être importante ; c'est pour cela que j'implore pour nous tous lės bénédictions de Dieu. »

« Das Jahr, dem wir entgegengehen, wird ein bedeutendes sein, woführ ich uns allen Gottes Segen erflehe. » (*Ludwig Uhlands Leben,* p. 89.)

Après quelque peine, quelque déception, il aime à s'écrier que le cœur angoissé ne s'épanche librement qu'auprès de son Dieu :

« Wie das gequälte Herz sich nur vor Gott aufschliesst ! » (*Tagbuch,* 19 décembre 1812.)

Pour Uhland, Dieu est le consolateur suprême. Le 25 mars 1855, il écrit à la baronne de Lassberg, à l'occasion de la mort de son mari, ami de notre poète : « Puissent, chère Madame, les consolations divines vous aider, vous et les vôtres, à supporter ces jours pénibles. »

« Möge, verehrte Frau, der Trost von oben Ihnen und den Ihrigen, diese schwere Tage tragen helfen ! » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 446.)

Dieu n'est-il pas cette Providence qui veille sans cesse sur nous et ne nous abandonne jamais ?

> Der Herr verlässt die seinen nicht ;
> ... mit uns ist Gott !
>
> (Siegesbotschaft).

***

Comme beaucoup de poètes, comme l'auteur de *L'Art d'être grand-père*, Uhland aimait les enfants. Dans sa poésie *Dante*, il les pare de la grâce des Anges :

> Kinder, hold wie Engelscharen.

La mort est-elle sur le point de ravir un enfant ? Voici que les Anges descendent chercher leur jeune frère, en lui chantant de célestes mélodies :

> Es ist nicht irdische Musik...
> Mich rufen Engel mit Gesang.
>
> (Das Ständchen).

Parmi les bénédictions et les prospérités qu'il souhaite à la maison récemment édifiée par son ami Kerner, le poète exprime le vœu que de la porte nouvelle s'élancent bientôt de gentils enfants au cœur pur.

> ... dass aus dieser neuen Tür
> Bald fromme Kindlein springen für !
>
> (Zimmerspruch).

Et pourtant, Uhland, ami des enfants, n'a jamais eu d'enfants ! Pour essayer de combler, en une certaine

mesure, ce vide immense qu'il ressentait dans son foyer, il adopta le petit Guillaume Stendel, resté orphelin après la mort de son père, le doyen Stendel, vénérable ecclésiastique protestant. Lorsque arrive pour Guillaume l'époque de la Confirmation, Uhland exige qu'on interrompe ses études profanes habituelles, car : « les Instructions pour la Confirmation commencent Vendredi. »

« Der Konfirmationsunterricht beginnt am Freitag. » (Lettre à sa femme, 23 novembre 1811.)

Uhland désire donc pour le cher orphelin une instruction religieuse et orthodoxe, bien qu'à l'école d'un père adoptif si religieux, si charitable, d'une conscience si délicate, l'enfant n'ait pas besoin de nombreuses leçons orales :

« Wer neben Uhland aufwachsen durfte, seinen religiösen Sinn, seine Liebe zu seinen Mitmenschen, seine Seelenreinheit ... täglich vor Augen hatte, brauchte auch nicht viele in Worte gefasste Lehren. » (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 255.)

***

La nature droite de notre poète et la foi profondément ancrée dans son âme lui interdisent de reléguer la religion dans le sanctuaire du foyer domestique. Bientôt arrive pour Uhland l'heure de formuler ses théories sur cette poésie populaire qui avait ses préférences. Après avoir affirmé ses tendances objectivistes, il déclare que la poésie populaire doit avoir sa racine dans les sentiments religieux du peuple :

« Für eine *Poesie* für sich, vom Volke abgewendet, eine Poesie, die nur *die individuellen Empfindungen* ausspricht, habe ich nie Sinn gehabt. Im Volke musste es wurzeln, in seinen Sitten, *seiner Religion*, was mich anziehen sollte. »

Journaliste, il ne craint pas d'afficher ses croyances.

C'est ainsi que dans un numéro du *Sonntagsblatt*, journal publié en collaboration avec Kerner, Uhland parle des mystères doux et féconds qui environnent l'homme, mystères de son origine, de sa destinée. Si l'Invisible se manifeste à nous par quelque image sensible, bien vite, notre piété naturelle s'en empare. Nous cherchons à comprendre, puis nous sommes dans le ravissement, comme lorsque Marie berçait Jésus-Enfant... Les croyances faciles du moyen-âge n'avaient-elles pas une base au moins aussi solide que l'incrédulité contemporaine ? On peut nous traiter d'esprits romanesques, qu'importe ! Nous entrons en hommes convaincus dans le royaume merveilleux du Romantisme sur lequel le Divin flottait en mille figures éblouissantes de clarté :

« Das Unendliche umgibt den Menschen, das Geheimnis der Gottheit und Welt. Was er selbst war, ist und wird, ist ihm verhüllt. Süss und fruchtbar sind diese Geheimnisse. Der Geist des Menschen knüpft bald seine Sehnsucht an irdische Bilder, in denen ihm doch ein Blick der Überirdischen aufzudämmern scheint. Mit liebender Andacht wird er solche Bilder umfassen, ihren geheimsten Mahnungen lauschen, wie Maria den Gott in Kindergestalt am Busen wiegte... Hat denn stets der absprechende Unglaube der neueren Zeit besseren Grund als der verrufene Aberglaube der Alten ? Nun, lasst uns Schwärmer heissen, und gläubig, eingehen in das grosse romantische Wunderreich, wo das Göttliche in tausend verklärten Gestalten umherwandelte. » (Christian Hönes : *Ludwig Uhland*, p. 8 et 9.)

N'est-ce pas là une belle profession de foi chrétienne, en même temps qu'un programme franchement romantique ?

Professeur à l'Université de Tubingue (1830-1833),

Uhland écrivit en 1831 la dissertation suivante : « Jusqu'à quel point les sujets théologiques sont-ils de notre ressort ? Faut-il les traiter comme étant du domaine public ? »

L'occasion de cette leçon fut la discussion qui avait eu lieu autrefois à l'Université sur la doctrine de la Trinité. Uhland déclare que la religion, en tant que science, est destinée, dans la mesure du possible et sans perdre son caractère scientifique, à devenir de plus en plus du domaine public. Car, tout homme a non seulement le droit, mais encore le devoir, de contrôler par lui-même ce que l'Eglise lui propose comme objet de sa foi. — Paroles qui trahissent les préoccupations religieuses du protestant orthodoxe qu'était Uhland !

« Aber auch die Religion als Wissenschaft hat die Bestimmung, so weit es kann, ohne ihren wissenschaftlichen Charakter zu verlieren, immer mehr Gemeingut zu werden, denn es hat ja jeder nicht nur das Recht, sondern die Pflicht, dasjenige, was ihm die Kirche als Gegenstand seines Glaubens darstellt, selbständig zu prüfen. » (Si quis voluerit voluntatem Ejus, cognoscet de doctrinâ). (St Jean, VII, 17.)

La même année, un autre professeur de Tubingue, Werner, parla sur le sujet suivant : « La doctrine chrétienne du traité de Bautain : *La Morale de l'Evangile comparée à la Morale des Philosophes*, paru à Strasbourg en 1827. »

Uhland discuta cette conférence avec son auteur et à cette occasion, admirant la clarté du style de Bautain et la comparant à l'obscurité de certains philosophes allemands, ses contemporains, il fit cette déclaration tout à l'honneur du génie de notre langue : « Généralement les Français exposent leur pensée d'une façon claire et adéquate. Nous autres, Allemands, nous sommes prolixes et, pour cette raison, quand il faut nous prononcer, nous

émettons notre avis d'une façon obscure et insuffisante. » (W. L. Holland : *Zu Ludwig Uhlands Gedächtnis*, p. 15-16.)

Nous sommes donc autorisés à conclure des citations précédentes que, au moment où Uhland était professeur de l'Université, c'est-à-dire, lorsqu'il se trouvait en possession de toutes ses facultés et de tout son talent, il aimait à s'occuper de questions religieuses et il les traitait en chrétien.

Uhland, chrétien convaincu dans l'intimité du foyer et pendant le cours de sa carrière littéraire ou publique, est resté, jusqu'à la fin, fidèle à ses croyances.

Pendant les terribles souffrances qui ont précédé sa mort, il était résigné à la volonté de Dieu et s'abandonnait entièrement à la Providence. Jamais, depuis son enfance, il n'avait été malade, et il avait réalisé à la lettre le mot du poète : *Mens sana in corpore sano*. Aussi, la maladie fut-elle pour lui une bien dure épreuve. Cette épreuve, il l'accepta avec un courage admirable, nous dit sa veuve.

Est-on obligé de lui faire subir une opération ? Uhland préfère ne pas être chloroformé, et c'est lui qui réconforte sa femme. Les souffrances laissent-elles un peu plus de liberté à son esprit ? Aussitôt, il se fait lire quelques pages de la Bible. Cette résignation est toute chrétienne ; car, il lui en coûte de mourir. La mort va l'enlever aux siens et à son cher travail. Un jour, sa femme veut le rassurer. Elle lui affirme que tout n'est pas encore désespéré, et qu'avec l'aide de Dieu, il pourra guérir. Uhland lui répond doucement : « Quand bien même Dieu en disposerait autrement, je me soumets, et pourtant je serais resté volontiers auprès de toi, volontiers j'aurais encore travaillé. »

« Und wenn Gott es anders fügt, so schicke ich mich darein, wenn ich noch gerne bei Dir geblieben, gerne noch gearbeitet hätte ! »

A l'encontre de beaucoup de malades, notre poète se plaignait fort peu. Il remerciait des moindres services qu'on lui rendait, et se montrait désolé de faire involontairement de la peine à son entourage.

Pendant les dernières semaines de sa maladie, et par une attention bien délicate, un « Enfant du Pays de Souabe » qui connaissait les sentiments profondément religieux de son illustre compatriote, lui adressa une charmante lettre à l'occasion de sa fête. Cette lettre (trait assez allemand !) était accompagnée d'une petite somme d'argent, destinée à procurer à Uhland une bouteille d'excellent vin : « Eine Flasche des allerbesten Weins. » Ce correspondant occasionnel et anonyme exprime le vœu que la Vierge Immaculée rende bientôt la santé au chantre renommé du *Pèlerin*. Cette lettre remplit de joie son destinataire que quelques jours seulement séparaient de la mort.

Enfin, les dernières paroles d'Uhland furent les premières que, sans doute, il avait prononcées ici-bas : « Père ! Mère ! » « Comme si, remarque sa veuve, l'âme de Louis Uhland avait déjà pris son essor pour retrouver au Ciel ce père et cette mère bien-aimés ! » (*Ludwig Uhlands Leben,* p. 473, 475, 477, 478, 479.)

Ajoutons que Uhland était trop bon luthérien pour ne pas pratiquer une religion qui avait la pleine adhésion de son intelligence et de son cœur. Dans les chapitres suivants, nous le verrons fréquenter les églises protestantes, assister aux offices, défendre les prérogatives de ses concitoyens et combattre pour le « bon vieux Droit » au nom de sa foi. Qu'il nous suffise ici de le montrer s'approchant des Sacrements. Assurément, son *Tagbuch* si concis, si sobre de détails, ne nous signale pas toutes les circonstances où il a pratiqué sa religion, puisque cette pratique était pour lui chose toute simple. Cependant, il consigne lui-même dans son

Journal quelques dates. C'est ainsi que le Jeudi-Saint 1812, il va à l'église se confesser et le Vendredi-Saint il reçoit la Cène. De même en 1817. Un dimanche ordinaire, sans autre raison que celle de satisfaire sa piété, il entend une prédication du ministre Flatt et reçoit la Cène (*Tagbuch*, p. 81, 207, 313). Même gravement malade, le dimanche 9 mars 1862, il veut continuer à remplir ses devoirs religieux et se rendre à l'église. Ce n'est que sur les instances réitérées des siens, qu'il consent à rester à la maison. Enfin, le 6 novembre 1862, une semaine seulement avant sa mort, il fait mander un pasteur de ses amis, qui était le directeur de sa conscience, et il reçoit la Cène avec une piété si vive qu'elle édifie tous les assistants. (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 472 et suivantes.)

§ III. — *Ses relations.*

Naturellement timide, d'un caractère plutôt porté à la mélancolie, s'exprimant avec assez de difficulté, Uhland ne frayait pas volontiers avec le premier venu. Toutefois, à cause de sa grande bonté, de son intelligence cultivée, de sa réputation bientôt incontestée de vrai poète, il eut des amis et des amis qui lui restèrent fidèles toujours. Or, il est curieux de constater que bon nombre d'entre eux furent des ecclésiastiques. C'était Karl Mayer, pasteur à Neuhausen ; Schwab, pasteur à Gomaringen, puis doyen de Stuttgart et membre du Consistoire ; Kirchhofer, pasteur à Stein ; Mörikofer, pasteur à Frauenfeld ; Zeller, pasteur à Eisenbach ; les prélats Hafner, Gaab et Schmidt. Uhland va souvent les voir et il est toujours heureux de recevoir leurs visites. (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 265, 295, 296 ; *Tagbuch*, p. 83, 177, 182, 190, 206, 227, 233, 236, 239.)

Le poète fait des excursions avec un de ses parents, Faber, pasteur d'Heilbronn et avec le chapelain de la Cour, Cless. Le pasteur de Rottweil, Wolf, lui sert de guide pour visiter des antiquités romaines et des sculptures sur bois, près de Schaffouse, et c'est avec un autre ministre qu'il visite le Rosenthal, près de Zwickau. A son retour de Paris (1811), il prend comme compagnon de route Schickard, vicaire de Köngen. Pour certains de ses travaux, il trouve de précieux auxiliaires chez les pasteurs évangéliques de Mulhouse, auxquels il avait été adressé par les frères Stöber. Ces ecclésiastiques lui offrent la plus large hospitalité, lui signalent l'existence de quelques manuscrits et documents, ou lui donnent de chaudes recommandations. A Schlosswall, les professeurs du Séminaire de Théologie se font un honneur de recevoir Uhland à leur table.

Assurément, dans les entretiens si nombreux d'Uhland avec ces membres du clergé de sa confession, il a été question de leur religion et de leur foi communes. Quelques-uns d'entre eux, qui étaient aussi des lettrés, ont pu suggérer à Uhland des sujets de poésie, en lui indiquant quelques sources, quelques idées, quelques images bibliques qu'il sut utiliser. En tous cas, ces ecclésiastiques ont certainement encouragé leur illustre ami à persévérer dans un genre littéraire qu'il avait rendu si captivant et, à la fois, si moral. (*Tagbuch*, p. 136 ; *Ludwig Uhlands Leben*, p. 133, 180, 310, 333, 430.)

§ IV. — *Tolérance et sympathie pour le Catholicisme.*

Bien que luthérien, Uhland fut initié très jeune aux cérémonies et au culte catholiques. Souvent son père le con-

duisait à Rottenbourg, alors au pouvoir de l'Autriche. Plusieurs années de suite, l'enfant se fit une joie d'assister aux processions de la Fête-Dieu. La pompe des cérémonies, l'éclat des ornements des prêtres, cette longue théorie de jeunes filles et de fidèles portant des statues, des bannières et des cierges, le geste gracieux des enfants répandant des fleurs sur le passage du Saint-Sacrement, tout cela parlait à l'âme sensible du jeune Louis et le remplissait d'admiration. Ces sentiments de sympathie pour une religion qui n'était point la sienne ne se démentirent jamais. Plus tard, étudiant, fonctionnaire, professeur, député, dans la vie privée comme dans la vie publique, Uhland tout en restant luthérien convaincu, n'hésitera pas à se mêler aux catholiques et, en certaines circonstances, à assister à leurs cérémonies.

Ainsi, le 24 décembre 1810, avec Barth et Rosenstiel, Uhland assiste à Paris à la messe de Minuit. En 1812, il est présent aux Lamentations du Mercredi-Saint dans l'église catholique de Tubingue. Le 29 août 1813, il y entend la messe. Le Vendredi-Saint, 12 avril 1816, il assiste au chant du *Stabat Mater dolorosa*. (*Tagbuch*, aux dates indiquées.)

Dans plusieurs de ses poésies, Uhland a décrit des chapelles, des églises, des pèlerinages, des monastères. Signalons, entre autres, les pièces suivantes : *Die Kapelle*, *Der Pilger*, *Jungfrau Sieglinde*, *Sankt Georgs Ritter*, *Der Waller*, *Junker Rechberger*, *Die verlorene Kirche*, *Das versunkene Kloster*, *Graf Richard Ohnefurcht*, *Legende*. Très probablement, dans ses visites aux sanctuaires catholiques, il a trouvé quelques traits, mis à profit quelques détails, pour la composition de ses petits chefs-d'œuvre. Sa curiosité était curiosité d'artiste, il est vrai, mais d'un artiste aux idées larges, d'un poète romantique profondé-

2

ment chrétien, et par suite respectueux des croyances des autres.

Dès lors, on ne peut s'étonner si la mort du grand poète de la Souabe est pleurée par des prêtres catholiques. L'un d'entre eux, poète lui-même, Ditges, ancien étudiant de Tubingue, puis vicaire près de Bonn, écrit, à cette occasion, une lettre touchante à leur commun ami Karl Mayer. Dans cette lettre, Ditges se fait l'interprète des catholiques de toute l'Allemagne et déplore cette perte qui sera si douloureusement ressentie dans le pays. Il termine en rappelant deux vers d'Uhland, inscrits sur son propre album, au jour où il quitta l'Université de Tubingue : « Le Chant peut s'éteindre au soir de la vie, pourvu que l'Ame voie alors se lever des astres sacrés ! »

Das Lied, es mag am Lebensabend schweigen,
Sieht nur der Geist dann heil'ge Sterne steigen !

« Cette belle pensée, ajoute le prêtre, me console. Elle est pour moi un gage assuré que les sentiments religieux du poète ne l'ont jamais abandonné. » (Karl Mayer, 2e vol., p. 257-258.)

CHAPITRE II

LA DOCTRINE CHRÉTIENNE DES « GEDICHTE »

I. La part faite au mysticisme. — II. Le Dieu des « Gedichte » est le Dieu muni des attributs que lui donne la Théologie. — III. Le Christ des « Gedichte » est le Christ des Evangiles. — IV. Les Anges et les Démons.

§ I. — *La part faite au mysticisme.*

Le christianisme donne un caractère très précis au sentiment religieux exprimé par les *Gedichte*. Sans doute, il y a des pièces où le sentiment religieux apparaît sous sa forme la plus générale, l'aspiration vers l'Idéal, et ces pièces pourraient être l'œuvre d'un mystique. Ce sont, par exemple : *Der Pilger*, *Die verlorene Kirche*, *An Petrarka*, et quelques autres.

C'est qu'en effet, tout poète est, à ses heures, quelque peu mystique. Il est plein de visions faiblement éclairées, surprenantes ou inquiétantes. Comme Pascal, le silence éternel des espaces infinis l'effraie. Néanmoins, il s'approche d'insondables abîmes, comme s'il aimait à se donner le vertige du mystère. Voilà pourquoi certains poètes, nourris pourtant de réalités mathématiques, de certitudes rationnelles, tel chez nous Sully-Prudhomme, se montrent dans quelques-unes de leurs compositions, joignant les mains, le front penché sur la Bible, essayant d'épeler quelque vague *Credo*.

Pour eux, il suffit d'une scène pieuse d'autrefois, qui, soudain, se présente à nouveau devant leurs yeux, de

quelques échos endormis depuis longtemps qui se réveillent, d'une simple sonnerie de cloche, pour ressusciter en eux

> Ce qui reste de foi dans nos vieux os chrétiens.
> (Albert Semain).

Et plus d'un se redit, tout bas, le vers de Musset :

> Malgré nous, vers le Ciel, il faut lever les yeux !

Alors ce sont, pour un instant du moins, de vagues aspirations vers l'Idéal, des élans vers un Dieu qui habite un ciel de nuages, des visions apocalyptiques, des apparitions d'anges qui sèchent les pleurs et promettent l'éternelle félicité dans un au-delà de forme quelque peu imprécise. Alors aussi, ces poèmes mystiques peuvent revêtir la forme d'allégories et donnent lieu à plusieurs interprétations. Tel est précisément le cas de deux poésies d'Uhland.

Der Pilger, c'est le pèlerin qui s'achemine vers la ville bénie de Dieu, vers la ville du chant divin, que l'Esprit-Saint lui a promise. Il entend comme un son lointain de cloches, tandis que la pourpre du soir illumine la forêt. Cédant à l'ivresse de sa joie, à la fatigue de ses chères souffrances, il s'est couché parmi les fleurs et il rêve à la Ville sainte. Alors, le ciel s'entr'ouvre et un ange lumineux vient le réconforter. Puis l'ange s'évanouit aux senteurs du matin. Le pèlerin se relève plein de forces, et voilà que, comme une mère étendant ses bras, la Ville sainte lui ouvre les battants de ses portes ; son chant céleste salue son fils, après son rude pèlerinage :

> Es wallt ein Pilger hohen Dranges,
> Er wallt zur sel'gen Gottesstadt,
> Zur Stadt des himmlischen Gesanges,
> Die ihm der Geist verheissen hat...
> « Wie ferne Glocken hör' ich's klingen,
> « Das Abendrot durchblüht den Hain. »

. . . .
Er ist von hoher Wonne trunken,
Er ist von süssen Schmerzen matt,
Und in die Blumen hingesunken,
Gedenkt er seiner Gottesstadt...

. . . .
Und sieh ! gleich Mutterarmen schliesset
Die Stadt der Pforte Flügel auf ;
Ihr himmlischer Gesang begrüsset
Den Sohn nach tapfrem Pilgerlauf.

S'agit-il ici de l'homme, triste pèlerin sur la terre, qui aspire à une vie meilleure par delà la tombe ? Ou bien, est-ce le poète épris d'une poésie idéale et en proie aux difficultés de l'existence, qui fait un appel plus pressant à sa Muse pour qu'elle donne des ailes d'or à ses rêves ? Cette Ville du chant divin, l'Ange consolateur, cet accueil du pèlerin en la cité sainte, tout cela est pour nous enveloppé de mysticisme.

La poésie : *Die verlorene Kirche* a été composée sous l'impression produite sur l'âme d'Uhland par le son des cloches de la vallée du Neckar.

Dans une forêt lointaine, le poète fuyait la corruption du siècle. Soudain, il entend les sons de la cloche de l'église perdue. Plus haut s'élevait son désir, plus rapproché, plus plein le son descendait. Bientôt l'édifice majestueux d'une cathédrale lui apparaît dans l'éclat de l'or. Les vitraux resplendissent de pieuses images, puis ces figures se dilatent pleines de vie. Prosterné devant l'autel, inondé d'amour et de ferveur, le poète contemple sous la coupole l'image de la gloire des cieux. Le cintre disparaît à son tour, la porte du ciel s'ouvre, tout voile est écarté. Ce qu'il contempla alors de magnificences, ce qu'il entendit d'accents harmonieux, cela surpasse le pouvoir des mots.

Cette pièce, elle aussi, peut comporter des interprétations diverses. Elle peut traduire, sans doute, l'aspiration du poète vers un ciel éclatant de splendeur, quoique assez mal défini. Par contre, ne serait-on pas autorisé à voir dans : *Die verlorene Kirche*, comme un tableau d'une évocation puissante, marquant l'attrait exercé par le romantisme sur l'âme du poète ? Cette cathédrale majestueuse, ces vitraux qui s'animent, cet autel inondé de lumières, et enfin, ce ciel, c'est-à-dire, la jouissance suprême qui couronne tout, ne serait-ce point là, tout simplement, cette partie du cadre romantique que le poète de la Souabe a été demander aux siècles de foi du moyen-âge ?

Quoiqu'il en soit de l'interprétation de ces deux poésies, à les considérer même comme de simples allégories, constatons qu'elles expriment une des formes du sentiment religieux.

Quant au sonnet : *An Petrarka*, il a pour thème l'ascension indéfinie de l'âme vers l'Idéal dont Laure est le symbole.

Si tout ce que Pétrarque a chanté de Laure est vrai concernant son majestueux regard, son port de déesse..., Uhland craint que, même sur l'étoile d'or où, radieux, transfiguré, Pétrarque est maintenant parvenu, il ne retrouve jamais cette Laure qu'il a tant pleurée. Car, elle se sera envolée plus haut, et il aura encore à chanter bien des plaintes amoureuses.

Wenn Du von Laura Wahres hast gesungen,
Von hehrem Blick, von himmlischer Gebärde...

. . . .

So fürchte ich, dass auch auf dem goldnen Sterne,
Wohin Du ein verklärter nun gekommen,
Du nimmer das Ersehnte wirst erringen...

. . . .
Denn jene flog indes zur höhern Ferne...
Und wieder musst Du Liebesklage singen.

§ II. — *Le Dieu des* Gedichte *est le Dieu muni des attributs que lui donne la Théologie.*

Disons-le bien vite, ces aspirations vagues, ces élans de religiosité, ces thèmes poétiques à double sens, ne suffisent pas à Uhland, luthérien orthodoxe. La *Divine Comédie* nous représente Virgile s'arrêtant sur le seuil du Paradis et confiant son protégé aux mains plus dignes de Béatrice, c'est-à-dire, de la Théologie. Ainsi en est-il d'Uhland. Pour lui, parler de son Idéal suprême, c'est parler de Dieu, d'un Dieu précis et personnel, et ce Dieu qu'il chante en maints endroits et si bien, il nous le montre avec les attributs que lui donne la Théologie.

Tout d'abord, ce Dieu est éternel. C'est l'éternel amour et l'éternelle bonté. Il est éternellement jeune. C'est aussi une flamme, mais une flamme qui ne cessera pas de se consumer :

Der Du von deinem ewigen Thron...
(Gebet eines Würtembergers).

Du ewige Liebe. . . . .

Du ewige Güte . . . .

Du bist ein ewig Jugendblut . . . .

Du ewige Flamme. . . . .
(Gesang der Nonnen).

Au sein de son éternité, Dieu n'est pas resté plongé dans une ataraxie stérile : il a créé.

Il a créé les mondes, il a créé la nature si merveilleuse, il a créé les hommes et il les a voulus libres. Et si lui-même, poète, est doué de quelque talent, c'est au Créateur qu'il doit en rendre grâces.

Dieu assez puissant pour créer, aura assez de richesses pour récompenser par des joies ineffables ceux qui l'auront fidèlement servi. D'ailleurs, il n'a jamais abandonné l'homme à ses seules forces. Sa Providence s'étend à tous, aux plus grands comme aux plus humbles, elle les gouverne aussi aisément qu'elle dirige le cours des astres :

Über seinen Welten der Unsichtbare schwebt.
(Nähe).

Der Du... wandelst durch. . . . .
Klare Blumen... die Dir ein Gott gesät.
(An den Tod).

Der Deutsche... liebt... frei einherzuschreiten,
Wie ihn Gott erschuf. . . . .
(Am 18 Oktober 1815).

In meiner Seele... wo alle Lieder schliefen
Die je ein Gott mir gab. . . . .
(Der Ungenannten).

O reicher Gott... Einst öffnet jedem Guten sich
Dein hoher Freudensaal. . . . .
(Lied eines Armen).

Der Du... die Völker hütest gross' und kleine
(Gebet eines Würtembergers).

Ein Gott ist 's, der die Sonne lenket.
(Den Landständen zum Christophstag).

Ce Dieu, Créateur, Providence, Tout-Puissant, possède aussi l'Omniscience. Car, « pour lui, toute porte est ouverte et il n'y a pas de cloison contre lui » :

... Dir ist offen jeglich Tor,
Dir keine Scheidwand vorgeschoben.
(Gebet eines Würtembergers).

Il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Parfois la jeunesse importune le Ciel, qui écoute sa prière. Pour son bien, Dieu dit : non ! en souriant, et laisse passer ensemble et notre angoisse et nos vœux :

(Die) Jugend... stürmt... den Sternenraum...
Der Himmel hört ihr Flehen,
Und lächelt gnädig nein.
Und lässt vorübergehen
Den Wunsch zusamt der Pein.
(Rechtfertigung).

Ce Dieu est Lumière, il est le Soleil sans tache ; les Élus ne sont qu'un reflet de cette Lumière qui luira à tout jamais. Et pourtant, par ailleurs, il aime à s'envelopper de mystères, ses desseins sont impénétrables, et malgré nos profondes méditations, nous n'arrivons pas à le comprendre :

Mein Gott im Himmel, der ist mein Licht.
(Des Knaben Tod).

Da leuchtet uns die reinste Sonne.
(Gesang der Nonnen).

(Beatrice) Abglanz von dem ewigen Lichte.
(Dante).

Du, den wir suchen auf so finstern Wegen...
(Du, den wir) mit forschenden Gedanken nicht erfassen
(An den Unsichtbaren).

Enfin, ce Dieu sera un juge aux arrêts doux ou terribles et il nous jugera à l'endroit même où nous mourrons. « Je

vous souhaite, à la fin de vos jours, une sentence clémente du Juge éternel... Là où je vous trouverai, je vous jugerai. »

... Euch wünsch' ich, zum Letzten,
Milden Spruch des ew'gen Richters.
(Der Kastellan von Coucy).

Wo ich finde dich, will ich dich richten.
(Graf Richard Ohnefurcht).

Il est curieux de constater dans l'Ode de Klopstock : *An Gott*, la même doctrine théologique exposée avec une semblable précision. Dans cette Ode, le poète s'adresse à Dieu pour le supplier de lui rendre celle qu'il aime.

Pour Klopstock, Dieu est le Père éternel, le Créateur, il est présent partout. En cet instant même, il est auprès du poète qui pleure. C'est l'Etre infini, son regard voit tout. Sa pensée éternelle et omnisciente, suit sans cesse la pensée de l'homme, que celle-ci s'élève vers le Ciel ou qu'elle plonge dans les abîmes. Au contraire, l'esprit de l'homme est renfermé en d'étroites limites. Jahvé est celui qui fut, tandis que l'homme n'est que poussière, il est comme un ver de terre. Et pourtant, à cette poussière, à ce ver de terre, Dieu a donné une âme qu'il a fait jaillir de son souffle éternel. Cette âme, il l'a voulue immortelle et créée à son image. Voilà pourquoi il a mis en elle de sublimes aspirations vers le bonheur. Pour que cette ressemblance soit plus complète, Dieu qui est amour, à Adam, à Eve la mère des humains, au poète, à tous les hommes, il a donné d'aimer.

Et voici que ce même Dieu a enlevé au poète celle qu'il aimait. Inclinons-nous et adorons. Les desseins de Dieu sont obscurs et cachés ; mais, un jour, dans la pleine lumière, ce Dieu résoudra lui-même pour nous toutes ces énigmes.

Il semble toutefois exister entre Klopstock et Uhland, au point de vue de leur façon d'exposer la doctrine théologique, une différence notable.

Klopstock paraît prendre prétexte d'un événement de sa vie, pour nous donner en une seule Ode, un résumé de ses croyances religieuses. Cette leçon de Théodicée, condensée en une centaine de vers, malgré un lyrisme incontestable, ressemble fort peu à une prière partant du plus intime de l'âme. Nous sommes assez disposés à oublier la détresse morale du poète, détresse qui devient pour nous quelque chose d'accessoire. Ici, le chef d'école aux croyances orthodoxes ravive notre foi, alors que le poète affligé ne nous émeut guère.

Chez Uhland, tout aussi bon luthérien que Klopstock, il n'y a point de pièce de vers traitant un sujet théologique aussi longuement et d'une manière aussi didactique. Quelques poésies seulement sont d'inspiration exclusivement religieuse. Mais beaucoup de ses *Gedichte*, où il aborde les sujets les plus divers, abondent en sentiments religieux, en pensées pieuses. Elles témoignent ainsi d'une âme qui se livre davantage et reflètent admirablement toute la vie d'Uhland, une vie profondément chrétienne.

§ III. — *Le Christ des* Gedichte *est le Christ des Evangiles.*

L'idée du Jahvé de la Bible, Créateur et Providence, Juge de tous les hommes, occupe donc une place importante dans les *Gedichte*. Cependant, la figure plus humaine, plus tendre, plus poétique aussi de Jésus, masque parfois ici de ses souffrances, de sa pitié, de ses indulgences d'amour, la première des personnes de la Trinité. Uhland, que sa raison claire rapprocherait plutôt des rationalistes ou des

déistes du XVIIIe siècle, croit fermement, avec les luthériens orthodoxes, à la divinité de Jésus-Christ. Cette croyance s'impose si impérieusement à la méditation de notre poète, que lui, habituellement si sobre de détails, semble s'attacher à cette figure divine. Pour en parler plus dignement, il emprunte çà et là les expressions mêmes des saintes Ecritures.

Pour Uhland, Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble ; Marie l'a engendré, mais il s'est révélé comme Dieu :

An dem Tage, da man feiert
Der Gepriesenen (Mariä) Himmelfahrt,
Wo der Sohn, den sie geboren,
Sich als Gott ihr offenbart...
(Der Waller).

Il est venu, visible, à la rencontre de son peuple :

(Du) tratest sichtbar deinem Volk entgegen.
(An den Unsichtbaren).

Il est descendu du Ciel et il a reposé entre les bras doux et tendres d'une Vierge :

Du stiegest nieder. . . . .
Du lagst... Im Arme der Jungfrau süss und lind.
(Gesang der Nonnen).

Il a parlé aux hommes, il a mangé avec eux. Quelle suave félicité de recueillir les paroles de sa bouche et de s'asseoir à ces banquets divins ! Quel bonheur pour saint Jean, l'apôtre bien-aimé, de reposer sa tête contre la poitrine du Sauveur.

Welch' süsses Heil . . . .
Die Worte deines Mundes aufzufassen !

O selig, die an deinem Mahle sassen !
O selig, der an deiner Brust gelegen !
(An den Unsichtbaren).

Ce Dieu, touché de miséricorde envers les hommes, a voulu expier pour eux. Il a été attaché à la croix, il est mort pour tous les hommes, car il veut les sauver tous. Mais voici que des prodiges accompagnent sa mort et proclament sa divinité : la tempête fait rage, la terre tremble, les morts sortent de leurs tombeaux :

Du hast mit göttlichem Erbarmen
Am Kreuz die Arme ausgespannt
Da ruft der Sturm, da dröhnt das Land :
« Kommt her, kommt her von allen Orten !
« Ihr Tote, sprengt des Grabes Pforten !
« Er nimmt euch auf mit offnen Armen ! »
(Gesang der Nonnen).

Page d'Evangile ! serait-on tenté de s'écrier à la lecture de ces quelques vers. De fait, quel est donc le procédé employé par les écrivains sacrés du Nouveau Testament ? Avant tout, ils veulent annoncer le Christ aux foules et prouver sa divinité. Il leur faut alors user d'un style populaire et simple, pour exposer ce qu'ils ont vu et entendu, commentant très brièvement le fait ou la parole qu'ils rapportent. Il était donc tout naturel que Uhland, dont les constants efforts eurent pour but de rendre la poésie allemande vraiment populaire, Uhland qui était tout pénétré de la lecture des Livres Saints, se soit heureusement inspiré de cette simplicité évangélique.

§ IV. — *Les Anges et les Démons.*

Parmi les figures de la Bible, une des plus gracieuses comme aussi une des plus fréquentes, c'est celle des Anges.

Les Anges président souvent aux grands événements de l'Histoire sacrée, ou bien ils les préparent. Après une lutte terrible, les bons Anges précipitent les mauvais Anges dans l'Enfer créé pour eux. C'est un Ange, armé d'un glaive flamboyant, qui ferme à nos premiers parents l'entrée du Paradis terrestre à jamais perdu. C'est l'Ange Gabriel qui annonce à la Vierge Marie qu'elle deviendra la Mère du Sauveur des hommes. C'est un Ange qui console le Christ, dans son agonie au Jardin des Olives. Ce sont des Anges enfin qui proclament les premiers la résurrection de l'Homme-Dieu, sorti vivant du tombeau.

De tout temps, l'imagination populaire s'est plu à prêter à ces êtres surnaturels, purs esprits cependant, un corps tangible, doué d'une beauté merveilleuse. Alors, les peintres ont essayé de fixer sur la toile les traits de ces messagers célestes, en s'inspirant de ce qu'ils pouvaient contempler de plus exquis parmi les créatures humaines, idéalisant même les plus beaux modèles qu'ils jugeaient trop imparfaits encore. Les poètes, eux aussi, ont chanté les Anges, les uns en mystiques, les autres en chrétiens. L'ange qui sourit à l'enfant au berceau, l'ange qui guide ses premiers pas et préserve son âme des souillures du vice, l'ange enfin qui vient recueillir notre dernier soupir et nous emporter au ciel sur ses ailes d'or, voilà pour tous les poètes, ce que l'on pourrait appeler des figures classiques.

Ici, il faut en convenir, lorsque chez Uhland il est question des Anges, tout porte à croire qu'il a voulu utiliser un gracieux symbole, une donnée religieuse éminemment poétique. Il nous en parle, en effet, d'une façon purement objective, sans que rien nous indique de sa part une dévotion personnelle pour ces esprits célestes.

Ainsi, un chant harmonieux ressemble au frémissement de l'aile des Anges ; une créature d'élite est comme un

Ange sur cette terre de douleurs ; lorsque nos membres sont raidis par la fatigue, quand les fleurs qui, hier au soir, s'épanouissaient si fraîches, pendent maintenant flétries à leurs tiges, on dirait que l'Ange de la Mort a passé par là.

Dann sang vom Birkenhügel
Des Mägdleins süsser Mund,
Als rauschten Engelflügel
(Das Singental).

(Laura) war . . . .
Ein Engel in der irdischen Beschwerde
(An Petrarka).

Wie !... ging vorbei der Todesengel !
(Todesgefühl).

S'inspirant, ailleurs encore, des croyances populaires, Uhland nous montre un ange conduisant au ciel l'âme d'un enfant.

Blicke zum Himmel, mein Kind ! Dort wohnt ein seliger Bruder,
Weil er mich nimmer betrübt, führten die Engel ihn hin !
(Mutter und Kind).

Dans la pièce : *Die Nonne*, l'Ange vient, à propos, légitimer la survivance de l'amour dans le cœur de la religieuse. Peut-être aussi, dans cette poésie, Uhland cède-t-il à quelque velléité de ce mysticisme dont il a été question plus haut.

La jeune fille a perdu son bien-aimé ; elle a été ensevelir sa douleur dans le cloître. Mais son amour n'est pas mort. La pauvre enfant peut aimer celui qui n'est plus, il est devenu comme un Ange et il lui est permis d'aimer un Ange.

O wohl mir dass gestorben
Der treue Buhle mein !

Ich darf ihn wieder lieben ;
Er wird ein Engel sein,
Und Engel darf ich lieben !

(Die Nonne).

Dans les *Souhaits de Nouvel An* pour 1817, Uhland nous parle encore des anges. Le début de cette pièce semble faire écho aux invocations si populaires, chantées depuis des siècles dans les campagnes pour les Rogations. « Ut aeris temperiem dones ; ut fructus terræ dare et conservare digneris, Te rogamus, audi nos ! » Uhland avait pu être témoin de ces processions traditionnelles.

Dans ce *Neujahrswunsch*, c'est aux Anges que le poète s'adresse pour que tous ces fléaux de la mauvaise récolte, de la gelée et de la grêle soient désormais épargnés à son cher pays. Sans doute, sous l'influence de la lecture des Livres Saints, Uhland peut voir en eux, dans ces vers, les messagers divins de la Bible, des intermédiaires entre le ciel et la terre, chargés, comme au temps du peuple d'Israël et sur l'ordre de Dieu, de déchaîner ou d'arrêter les fléaux. Mais, c'est en somme Dieu lui-même qu'implore le poète, c'est lui dont il veut toucher le cœur, alors qu'il recourt à l'évocation quelque peu mystique des Anges.

La lutte des Anges, Esprits du Bien, contre les Démons, Esprits du Mal, est un des thèmes favoris des conteurs du moyen-âge. Bon nombre de légendes naïves, retraçant ces luttes, ont été recueillies avec empressement par les Romantiques. Gœthe lui-même avait tiré habilement parti de cette donnée pour le second *Faust*, où nous voyons les Anges et les Démons se disputer l'âme de son héros. Aussi, Uhland a-t-il consacré à ce sujet quelques ballades où le merveilleux abonde. Nous en parlerons avec détails, dans la partie de ce travail consacrée à l'influence du Romantisme sur Uhland. Qu'il nous suffise, pour l'instant, d'ex-

poser brièvement, quels étaient les sentiments personnels d'Uhland au sujet des apparitions et, en particulier, des Démons.

Certes, Uhland n'était ni superstitieux, ni facilement crédule.

Toutefois, ayant à discuter au sujet des apparitions avec son ami Kerner, qui, lui, était un fervent du Spiritisme, en grand honneur chez quelques Romantiques, Uhland ne nie pas la possibilité des apparitions, mais, tout bien considéré, il préfère ne pas s'en occuper.

« Was Erscheinungen betrifft, so bemerke ich : dass ich, bis jetzt, weder zum Verwerfen noch zum Glauben Grund gefunden. Dass ich, eben weil ich für den Glauben empfänglich bin, weil mir die Sache bedeutend ist, mich scheue, ungewisse oder erklärbare Begebenheiten ins Geisterreich zu heben. » (Lettre à Kerner, du 20 janvier 1810.)

En ce qui concerne les démons, comme il s'agit là d'un point de foi chrétienne, Uhland est très explicite. Il affirme sa croyance en l'Esprit du Mal, à propos de l'interprétation d'un rêve qu'il avait eu dans la nuit du 2 au 3 avril 1813.

Pendant son sommeil, Uhland aperçut une chambre dans laquelle il était interdit de pénétrer. Au milieu de cette chambre se trouvait un piano ancien dont il était défendu de jouer. Une jeune fille se laissa persuader par le jeune homme qu'elle aimait d'enfreindre cette double défense. Or, voici que sous le jeu délicat de la jeune fille le piano rend des accords suaves. On se moque de la terreur tout d'abord éprouvée. Mais, peu à peu, jeune homme et jeune fille perdent tous leurs charmes et semblent flétris par l'âge. Bientôt, cette dernière est mourante, et celui qui l'a portée à désobéir se tient auprès d'elle, insensible à cette mort dont il est la cause.

Uhland interprète ainsi ce rêve. Le piano représente le péché ; le jeune homme, c'est le démon qui nous tente, et les sons harmonieux de l'instrument, ce sont les arguments spécieux dont se sert l'Esprit du Mal pour nous faire commettre le péché. (*Tagbuch*, 3 avril 1813.)

Remarquons en terminant et pour rester dans le vrai que Uhland croit simplement à l'existence des Démons et à leur influence néfaste sur les hommes. C'est là tout ce que lui demandait l'orthodoxie. Quant au décor infernal, aux circonstances plus ou moins fantastiques où l'Esprit du Mal se manifeste, aux formes plastiques, parfois bizarres, qu'il lui plaît de prendre, en un mot, pour tout ce qui touche à cette mise en scène diabolique du moyen-âge, sous l'influence du Romantisme, Uhland l'accepte généralement dans ses ballades. Et il l'accepte, parce qu'elle fait partie des traditions populaires d'autrefois. Lui-même, il n'y croit pas, car sa raison s'y oppose et sa foi ne l'exige pas.

CHAPITRE III

LA VIE CHRÉTIENNE, D'APRÈS LES « GEDICHTE »

I. Dieu est Charité : la charité d'Uhland. — II. Dieu mêlé à tous les actes de notre vie. — III. La vie chrétienne, la mort, la vie future.

§ I. — *Dieu est Charité : la charité d'Uhland.*

De tous les attributs de Dieu, celui qui semble avoir fait la plus grande impression sur Uhland, c'est sa charité. « Deus, Charitas est... » a dit saint Jean. Pour Uhland, avant tout, Dieu est Amour, il console ceux qui souffrent, il prend en pitié leurs misères, et un jour, il leur accordera un bonheur qui ne finira pas. C'est le Père de famille de l'Evangile qui a préparé un grand festin. A ce repas magnifique seront invités tous les déshérités d'ici-bas.

Bien que notre poète n'ait point coutume de faire d'une seule vérité chrétienne tout le thème d'une de ses poésies, nous pouvons cependant reconnaître dans la pièce : *Lied eines Armen,* comme une paraphrase émue de la parole apostolique : « Deus, Charitas est... »

Le Dieu tout-puissant n'a pas laissé le pauvre entièrement sans joies, car une douce consolation se répand pour tout le monde du côté du ciel. Dans le moindre petit village s'élève encore la sainte maison de Dieu. Lorsque tinte la cloche du soir, le pauvre parle au Seigneur. Un jour, sa salle splendide s'ouvrira pour tout homme juste. Alors, le

malheureux viendra, lui aussi, revêtu de ses habits de fête, s'asseoir au Banquet sacré :

O reicher Gott, Du liessest doch
Nicht ganz mich freudenleer ;
Ein süsser Trost für alle Welt
Ergiesst sich himmelher.
Noch steigt in jedem Dörflein ja
Dein heilig Haus empor. . . . .

Und wann die Abendglocke hallt,
Da rede ich, Herr, mit Dir.
Einst öffnet jedem Guten sich
Dein hoher Freudensaal,
Dann komm' ich auch im Feierkleid
Und setze mich ans Mahl !

(Lied eines Armen).

Poursuivant la lecture du texte sacré : « Deus, Charitas est... », nous y trouvons cette règle de conduite clairement indiquée : « Qui manet in Charitate, in Deo manet. » Par conséquent, pour demeurer en Dieu, c'est-à-dire pour demeurer l'ami de Dieu, pour rester fidèle à Dieu, il faut pratiquer soi-même la charité. De cette dernière partie du texte, la vie entière d'Uhland fut comme un commentaire éloquent. Si notre poète a été un homme de foi, il a été aussi un chrétien pour lequel la charité était bien la plus belle des vertus : « Nunc autem manent fides, spes, charitas ; tria hæc, major autem horum est charitas. » (I St Paul aux Corinth., XIII, 8.) Et cette charité, Uhland l'a pratiquée avec amour et sous toutes ses formes.

Bornons-nous simplement à en citer quelques traits et voyons, en même temps, comment les sentiments charitables d'Uhland se reflétèrent dans ses poésies.

Un conseiller du tribunal de Tubingue, Kölle, tombe sans connaissance dans une rue de la vieille ville universitaire. Uhland apprend l'accident. Il sort de chez lui à la

hâte, aide à emporter le malheureux et tente l'impossible pour le ranimer. Hélas ! tous ses soins sont inutiles. Le poète se charge alors de faire annoncer la triste nouvelle au fils du défunt qui habite au loin ; ce message, il l'adresse par un exprès. Dès que le jeune Kölle arrive, Uhland lui prodigue ses consolations. (*Tagbuch*, p. 61.)

Un incendie se déclare-t-il ? Aussitôt, Uhland quitte toute occupation. Comme le plus humble de ses concitoyens, il fait la chaîne pour arrêter les progrès des flammes. Jusqu'à la fin de sa vie, il va offrir ses services pour les incendies qui éclatent soit à Tubingue, soit dans les environs. Une fois même, à deux reprises dans la même journée, il se rend à un incendie à Welheim, petit village situé à une heure de Tubingue. (*Tagbuch*, p. 242 ; *Ludwig Uhlands Leben*, p. 454.)

Le malheureux, l'étranger, le proscrit, trouveront chez Uhland un accueil hospitalier. Tel un patriarche d'autrefois, le poète offre à tous une place à son foyer.

« Franchis ce seuil, sois le bienvenu dans ce pays. Dépose ton manteau et mets ton bâton contre cette muraille. Assieds-toi au haut bout de la table, cet honneur est bien dû à mes hôtes. Use de tout ce que j'ai pour réparer tes forces, après les fatigues de la journée. Et si une vengeance injuste t'a chassé de ton pays, dispose librement de ma maison, comme un ami bien cher. »

Tritt ein zu dieser Schwelle !
Willkommen hier zu Land !
Leg' ab den Mantel, stelle
Den Stab an diese Wand !

Sitz' obenan zu Tische !
Die Ehre ziemt dem Gast.
Was ich vermag, erfrische
Dich nach des Tages Last.

Wenn ungerechte Rache
Dich aus der Heimat trieb
Nimm unter meinem Dache
Als teurer Freund vorlieb !

(Hausrecht).

Cette charité d'Uhland se manifestait parfois d'une manière délicate et charmante.

Aperçoit-il sur la route quelque grosse pierre qui, la nuit, pouvait faire trébucher les passants ? Il se hâte de la transporter sur le bord du chemin.

Si quelque branche épineuse se rencontre sur son passage, il prend en pitié les pauvres femmes avec leurs longues robes, et, bien vite, il enlève le buisson malencontreux.

Uhland, en bon poète, se rappelle que les animaux sont nos frères inférieurs. Aussi, n'aime-t-il pas à les voir souffrir. Si quelque papillon de nuit frôle de trop près sa lampe de travail, il se lève et ouvre la fenêtre pour lui rendre la liberté.

La bonté foncière d'Uhland prend toutes les formes de la pitié ou de l'affection : sentiments de commisération envers les malheureux, fidélité aux amis, piété filiale, culte des morts.

Heureux les pauvres qu'il trouve sur son chemin ou qui s'adressent à lui ! Ils reçoivent un secours qui souvent les arrache et pour toujours à leur misère. Sa veuve déclare que chaque fois que cela s'est trouvé au pouvoir de son mari, jamais il n'a refusé un service. (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 454, 455.)

Uhland aime ceux qui souffrent et ceux qui peinent, surtout si l'âge a ridé leurs traits et blanchi leur chevelure.

« Comme j'allais le long de la prairie, prêtant l'oreille au chant des alouettes, j'aperçus au travail un homme à

la chevelure grise. Béni soit, m'écriai-je, ce champ cultivé avec un si constant labeur ! Bénie soit cette main flétrie qui jette encore les semences dans la terre ! »

Als ich ging die Flur entlang
Lauschend auf der Lerchen Sang,
Ward ich einen Mann gewahr,
Arbeitsam mit greisem Haar.

« Segen, rief ich, diesem Feld,
« Das so treuer Fleiss bestellt !
« Segen dieser welken Hand
« Die noch Saaten wirft ins Land ! »

(Dichtersegen).

Cette sympathie d'Uhland à l'égard des déshérités d'ici-bas devient plus touchante, lorsque lui-même est lié d'amitié avec le malheureux.

Un de ses amis, un poète, Jean-Louis Stoll, vient de mourir de misère à Vienne. Uhland, encore sous le coup de la triste nouvelle, compose la pièce suivante qu'il adresse à Kerner. Dans ces vers, le poète déplore la cruelle destinée de son ami dont les couplets joyeux ont apporté le bonheur chez les autres, tandis que lui-même manquait du nécessaire.

« Ce fut donc ta destinée de vivre dans une profonde misère. Ta mère mourut trop tôt ; à cette perte, on comprit que nul plaisir ne fleurirait plus pour toi. Le printemps fut ta vie, les fleurs furent ton rêve ; mais un autre pressait les raisins, un autre dépouillait l'arbre. Bien des fois tu as dû renverser l'eau de ta cruche, alors que tes poésies répandaient leur parfum au milieu des festins. »

So war es dir bescheret,
Du lebtest kummervoll...

Die Mutter starb dir frühe ;
Man sah an dem Verlust
Dass dir kein Heil erblühe...

Der Frühling war dein Leben,
Die Blüte war dein Traum ;
Ein andrer presst die Reben,
Ein andrer leert den Baum !

Du hast an manchem Tage
Den Wasserkrug gestürzt,
Indes man Festgelage
Mit deinem Lied gewürzt.
(Auf einen verhungerten Dichter).

Enfin, si la mort frappe une mère tendrement aimée, si le poète vient à perdre son vieil oncle, le pasteur Hoser, ou bien un ancien camarade d'Université, Jean-Frédéric de Harpprecht, tombé au champ d'honneur dans la campagne de Russie, la muse d'Uhland trouve des accents vraiment inspirés et parfois tout nouveaux pour pleurer ces êtres si chers qui ne sont plus.

« A mes pieds tombe une feuille, lassée de soleil, rassasiée de pluie. Quand cette feuille était verte et nouvelle, j'avais encore mes parents chéris. Oh ! qu'une fleur est éphémère, fille du printemps, proie de l'automne ! Et pourtant ce feuillage qui frémit sur le sol a duré plus que ceux que j'ai tant aimés ! »

Zu meinen Füssen sinkt ein Blatt,
Der Sonne müd, des Regens satt ;
Als dieses Blatt war grün und neu,
Hatt' ich noch Eltern lieb und treu.
O wie vergänglich ist ein Laub,
Des Frühlings Kind, des Herbstes Raub !
Doch hat dies Laub, das niederbebt,
Mir so viel Liebes überlebt !

(Nachruf).

« Une fois déjà, mais il y a longtemps, j'ai traversé ce fleuve. Embarqués avec moi dans ce bateau, j'avais deux compagnons : hélas ! c'était un vieil ami, semblable à un père. L'autre était plus jeune, riche d'espérances. Celui-là vivait paisiblement ici-bas, doucement aussi il s'est éteint. Celui-ci bouillant plus que nous tous est tombé dans la mêlée des batailles. Et moi, je n'ai plus qu'à pleurer la perte de ces compagnons chéris que la mort m'a enlevés ! »

Über diesen Strom vor Jahren
Bin ich einmal schon gefahren.

Und von diesem Kahn umschlossen
Waren mit mir zween Genossen :
Ach ! ein Freund, ein Vatergleicher,
Und ein junger, hoffnungsreicher.

Jener wirkte still hienieden,
Und so ist er auch geschieden ;
Dieser brausend vor uns allen,
Ist im Kampf und Sturm gefallen...

(So) Muss ich stets Genossen missen
Teure, die der Tod entrissen.

(Auf der Überfahrt).

Assister aux funérailles de ses compatriotes et de ses amis, c'était pour Uhland un devoir. Par là, il est heureux de donner une marque suprême de respect à leur mémoire et une preuve de sympathie à leur famille. C'est ainsi qu'il accompagne à leur dernière demeure Schwab, Orelli, Roser, Bauer et bien d'autres encore ! Il ne recule ni devant un déplacement fort gênant, ni devant la crainte de la fatigue. Lors des funérailles de Kerner, Uhland est déjà gravement malade ; néanmoins, il tient à s'y rendre.

Après la mort d'Uhland, sa veuve écrit à Karl Mayer, au presbytère de Neuhausen : « Il est probable que Uhland

a éprouvé les premières atteintes du mal qui l'a emporté, en allant au cimetière pour l'enterrement de son ami, le professeur Bauer. » (Karl Mayer, 2e vol., p. 253.)

La triste cérémonie terminée, notre poète ne se croit pas quitte envers ses amis décédés. Il est plein de sollicitude pour leurs tombes, il va les visiter, il les pare de fleurs. (*Ludwig Uhlands Leben*, p. 414, 461, 467, 469, 470, 471.)

Sans doute, beaucoup d'hommes qui ne témoignent d'aucun sentiment religieux, professent le même respect pour la dépouille mortelle de leurs amis. Toutefois, cette pensée d'orner les tombes est conforme à la tradition séculaire de l'Eglise. Les premiers autels ne furent-ils pas les tombeaux des martyrs ? Avec quelle splendeur, de quelles richesses nos ancêtres n'ont-ils pas orné les châsses renfermant les précieux restes des saints !

Quoi qu'il en soit, dans plusieurs poésies, Uhland insiste sur cette idée que la sépulture chrétienne est un bienfait. Le cercueil du Juste est recouvert de terre sacrée. Heureux le Croisé dont le fidèle écuyer a déposé les restes mortels en terre bénie ! Ce fut une consolation pour le poète que sa mère ait reçu des funérailles chrétiennes. C'est une œuvre de miséricorde d'ensevelir pieusement les morts :

Als des Gerechten Sarg mit heiliger Erde bedeckt war.
(Begräbnis).

In geweihter, kühler Erde
Wird der edle Leib begraben.
(Der Kastellan von Coucy).

Und leichter ward mir in der Thränen Fülle,
Seit sie versenket war von frommen Händen.
(Ein Abend).

Sie trug ihn auf den Armen
Zum Gotteshaus hinab,

Sie legt' ihn mit Erbarmen
In seiner Väter Grab.

(Drei Fräulein).

Pensées et sentiments de poète, sans doute, mais en parfaite harmonie avec l'idée chrétienne de la dignité de notre corps, de ce corps qui après la corruption du tombeau est appelé à ressusciter glorieusement.

§ II. — *Dieu mêlé à tous les actes de notre vie.*

Pour Uhland, ce Dieu qui est la charité même, ce Dieu dont l'amour infini s'étend à toutes ses créatures, mais va de préférence aux humbles et aux malheureux, ce Dieu qui nous inspire et nous ordonne d'être charitables, est mêlé intimement à tous les actes de notre vie. Cette pensée, bien chrétienne, est exprimée sous diverses formes, dans un certain nombre de poésies.

Une des consolations du pauvre, c'est de pouvoir, chaque soir, adresser sa prière au Seigneur :

Wann die Abendglocke hallt,
Da rede ich, Herr, mit Dir !

(Lied eines Armen).

C'est l'homme qui construit la maison où il habitera avec sa famille ; mais, c'est Dieu qui y apportera le bonheur. Que le Seigneur mette donc l'abondance dans les greniers, dans les appartements l'amour du travail et la piété, dans les étables la santé, et que de la porte nouvelle s'élancent bientôt de petits enfants au cœur pur :

Das neue Haus ist aufgericht't...
Drum rufen wir zum Meister der Welt,
Er wolle von dem Himmelszelt

Nur Heil und Segen giessen aus...
Zu oberst woll' er gut Gedeihn
In die Kornböden uns verleihn ;
In die Stube Fleiss und Frömmigkeit...
In den Stall Gesundheit...
Und dass aus dieser neuen Tür
Bald fromme Kindlein springen für !

(Zimmerspruch).

Il serait peut-être à propos de rapprocher du *Zimmerspruch* les beaux vers de Victor Hugo qui présentent quelque analogie avec ceux d'Uhland :

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseau, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

(*Feuilles d'automne*, XIX : Lorsque l'enfant paraît).

La santé est un bienfait que Dieu peut nous accorder si nous le lui demandons. Eberhard à la barbe bruissante se rend à Wildbad où jaillissent des eaux chaudes qui guérissent les malades et rajeunissent les vieillards. Mais le vieux guerrier ne veut se plonger dans l'eau qu'après avoir invoqué Dieu :

Wann er sich dann entkleidet und wenig ausgeruht,
Und sein Gebet gesprochen, so steigt er in die Flut,

(Der Überfall im Wildbad).

Aussi, il est bien juste que, lorsque Dieu nous fait quelque faveur, nous songions à l'en remercier. Le même Eberhard revient d'un rude combat où il a perdu son fils unique, Ulrich. Voici cependant qu'aux portes de son manoir, un page vient lui annoncer que Dame Antonia a mis au

monde un garçon, lui donnant ainsi un petit-fils. Bien vite, le vieillard adresse à Dieu ses actions de grâces :

Der Fink hat wieder Samen, dem Herrn sei Dank und Preis !
(Die Döffinger Schlacht).

Dieu est mêlé à nos peines comme à nos joies. C'est lui qu'on a invoqué à la mort de la mère d'Uhland. Si les cantiques funèbres chantés pour ses funérailles chrétiennes ont cessé de retentir, dans le cœur du fils jamais ne se taira le doux hymne que cette mère bien-aimée lui a inspiré, hymne de foi et d'abandon à la volonté divine :

Verwehn, verhallen liessen sie
Den frommen Grabgesang ;
In meiner Brust, verstummet nie
Von dir ein sanfter Klang.
(Nachruf).

C'est Dieu qui nous donne la vie, il la tient entre ses mains, il nous la retire quand bon lui semble. Dieu n'a pas demandé à Guillaume Tell d'immoler sa vie à sa patrie. Mais le libérateur de la Suisse, d'après la légende, l'a donnée pour sauver un petit berger qu'entraînait l'impétueux torrent du Schächen, et le Ciel a accepté son sacrifice :

Der Himmel hat dein Leben
Nicht für ein Volk begehrt ;
Für dieses Kind gegeben,
War ihm dein Opfer wert.
(Tells Tod).

La pensée de Dieu, et d'une façon plus générale, le sentiment religieux sont si puissants sur l'esprit d'Uhland qu'ils apparaissent dans toutes les circonstances de sa vie, voire même dans une réunion d'amis, où l'on chante

joyeusement, le verre en main. En effet, dans la pièce intitulée *Trinklied*, après avoir évoqué les chasses fameuses courues dans les vastes forêts de son pays, la mer en fureur, les combats où les glaives s'entrechoquent, le poète termine sa chanson à boire en devançant par la pensée le jour du Jugement dernier. Ce sont les trompettes qui résonnent ; le tonnerre fait s'entr'ouvrir les tombeaux, les étoiles tombent du ciel, le gouffre frémissant de l'enfer est béant et vomit un océan de flammes terribles. Tandis que Là-Haut, les Elus font retentir leurs chants d'allégresse :

So denken wir an den jüngsten Tag,
Und hören Posaunen schallen ;
Die Gräber springen von Donnerschlag,
Die Sterne vom Himmel fallen ;
Es braust die offne Höllenkluft
Mit wildem Flammenmeere,
Und oben, in der goldnen Luft,
Da jauchzen die sel'gen Chöre.

(Trinklied).

Ajoutons enfin que, d'après Uhland, le poète a reçu de Dieu une mission à remplir : c'est de chanter toutes les vertus et tous les nobles sentiments qui rendent l'homme meilleur. S'il est fidèle à cette haute mission, il est comme un être sacré dont le Ciel ratifie les arrêts. Cette conception qu'Uhland se fait du poète est développée sous forme d'allégorie dans la ballade *Des Sängers Fluch*.

Dans un fier castel vivait un méchant roi. Sa pensée n'était que terreur, son regard que rage, sa parole qu'ordres barbares, ce qu'il écrivait : du sang. Voici qu'auprès du roi, de son épouse et de leur cour, on introduit deux chanteurs, un jeune homme et un vieillard, Le vieillard touche merveilleusement les cordes de la harpe ; la voix claire du

jeune homme chante le printemps et l'amour, la liberté et l'honneur, la bonne foi et la sainteté. A ces accents, la reine et même les guerriers les plus farouches sont profondément émus. Le roi, qui redoute l'influence apaisante de ces chants sur son épouse et sur ses soldats, entre en fureur et transperce le jeune homme de son épée. Le vieillard, tel un prophète d'Israël, brise contre la muraille sa harpe pourtant si douce et profère de redoutables imprécations.

Il maudit ces salles orgueilleuses, il maudit ces jardins embaumés, il maudit surtout le meurtrier infâme de son compagnon. Or, le Ciel a ratifié les malédictions du vieux chanteur. Les salles ne sont plus ; à la place des jardins s'étendent des landes arides ; le nom même de ce roi, nul livre n'en fait mention.

Il n'est que juste de le constater dès maintenant, cette noble mission qu'Uhland assigne au poète, il l'a remplie lui-même dignement. A l'encontre du vieux chanteur de la ballade, Uhland n'a pas eu à proférer de malédictions contre personne. Mais bien souvent, il a raffermi le courage, élevé l'âme, ravivé la foi de ses contemporains et parlé sans crainte aux grands de la terre. Aussi, peu de poètes ont vu leurs œuvres accueillies avec autant de faveur, bien peu surtout sont restés aussi populaires après leur mort. Il a pleinement justifié le mot heureux de Chamisso à un ami, un jour que l'auteur de Pierre Schlemihl parlait d'Uhland, arrivé à Paris depuis quelques jours et âgé seulement de vingt-trois ans : « Il y a des poésies excellentes que tout le monde écrit et que personne ne lit. Nous avons pourtant ici un poète qui fait des poésies que personne n'écrit et que tout le monde lit. » (Treitschke : *Historische und politische Aufsätze*, p. 279.)

§ III. — *La vie chrétienne, la mort, la vie future.*

Comme tous les poètes, comme tout homme qui réfléchit, Uhland s'est posé ces mystérieuses questions : Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Qu'est-ce donc que la vie future ?

A ces questions troublantes, notre poète éclairé par les lumières de cette foi qu'il avait si vive, répond dans les *Gedichte* soit en termes très précis, soit par de discrètes allusions.

Pour Uhland, la vie d'ici-bas n'est qu'un lieu de passage ; c'est une route que l'homme parcourt avec la rapidité de la tempête. D'ailleurs, le bonheur n'est pas de ce monde. Tout au contraire, la vie est pleine d'amertumes. Dès lors, pour quelques-uns, la mort semble douce.

Du kamst, du gingst mit leiser Spur,
Ein flücht'ger Gast im Erdenland.
(Auf den Tod eines Kindes).

Auf des Lebens Bahn dahin,
Fleugt der Mensch mit Sturmeseile.
(Harfnerlied).

Mein Glück ist nicht von dieser Welt.
(Schicksal).

Alles was mir bitter, nenn' ich Leben,
Und was mir süss ist, nenn' ich alles Tod !
(Greisenworte).

Pourtant, par principe, Uhland n'est pas un pessimiste. D'autre part, il n'a pas abusé de la vie, il n'a pas épuisé la coupe de ses plaisirs, il n'a pas éprouvé ce dégoût profond des joies faciles que ressentent parfois les viveurs

convertis sur le tard. Non, tout simplement, il juge la vie en chrétien ; pour lui, elle est non pas un but, mais un moyen ; c'est un temps d'épreuve qui nous offre mainte occasion de lutter en bons soldats du Christ pour obtenir une récompense impérissable.

Au reste, ici-bas, le chrétien n'est pas un isolé. Tous les membres de la grande famille chrétienne, pauvres ou riches, sont unis entre eux ; au jour du Seigneur, ils adorent et ils prient ensemble.

Das ist der Tag des Herrn.
Anbetend knie ich hier...
Als knieten viele ungesehen
Und beteten mit mir.

(Schäfers Sonntagslied).

Oui, la vie est bien courte, un jour ou l'autre nous mourrons, car la mort frappe tous les hommes : il faut s'y préparer.

Aujourd'hui le jeune pâtre est insouciant et joyeux ; en haut, cependant, dans la chapelle retentit un chant funèbre. Un jour viendra, où dans cette même chapelle on célébrera les funérailles du petit berger.

Droben steht die Kapelle. . . . .
Drunten singt . . . .
Froh und hell der Hirtenknabe.
Traurig tönt das Glöcklein nieder,
Schauerlich der Leichenchor. . .
Hirtenknabe, Hirtenknabe,
Dir auch singt man dort einmal !

(Die Kapelle).

La mort frappe aussi le vieillard, mais en même temps, pour lui et pour tous, elle est une messagère d'immortelles espérances. Par un sombre matin d'hiver, les sons voilés d'une cloche se font entendre, tandis qu'une voix grêle

psalmodie un chant funèbre. Cette cloche et ce chant annoncent les funérailles d'un pauvre vieillard, qui tristement et sans bruit, comme il avait vécu, est conduit vers sa dernière demeure. Voici que pourtant le malheureux entend déjà dans les hauteurs célestes les chœurs angéliques et les cloches du Paradis qui sonnent à toute volée.

Es war ein armer, alter Mann. . .
Trüb, klanglos, wie sein Lebensweg,
So war sein Weg zum Grabe. . . .
Nun höret er in lichten Höh'n
Der Engel Chöre singen,
Und einen schönen, vollen Klang...

(Wintermorgen).

Aussi, bien que le poète redoute la mort pour les siens, il l'accueillera pour lui-même, non sans tristesse, mais avec une résignation toute chrétienne, résignation à laquelle nous a déjà préparés le caractère profondément religieux des poésies précédentes.

Que le cimetière, ce jardin silencieux, se hâte de se couvrir de verdure, pour cacher la trace de la dernière tombe creusée. Car la vue de cette tombe lui fait craindre qu'elle ne veuille appeler à elle quelques-uns des êtres aimés qui l'entourent. Si la fosse le réclame lui-même, eh ! bien, qu'elle le prenne, alors même que sa carrière ici-bas ne lui semble pas terminée.

Stiller Garten . . . .
Schliesse fest den schwarzen Grund !
Denn sein Anblick macht mir bange,
Ob er keines aus dem Bund
Meiner Liebsten abverlange.
Will mich selbst die dumpfe Gruft,
Nun, wohlan ! sie mag mich raffen.

Dünkt mir gleich. . . . .
Hätt' ich manches noch zu schaffen.
(Der Kirchhof im Frühling).

La mort enfin nous ouvre l'éternité, c'est-à-dire elle est suivie des souffrances de l'Enfer ou des délices du Ciel. Telle est la double vision qu'Uhland évoque dans la pièce : *Dante,* où il nous montre l'illustre poète florentin à la recherche de Béatrice qui vient d'expirer. La main de Virgile, le fidèle messager, conduit Dante par les profonds abîmes de l'Enfer, où sa douleur terrestre se tait à l'aspect des Damnés. Bientôt par les sentiers ténébreux du Purgatoire, il monte vers la lumière bienheureuse, et, à la porte du Paradis, son Amie vient à sa rencontre.

(Ein Abgesandter) der ihn führt' an treuer Hand
Durch der Hölle tiefste Schluchten,
Wo sein ird'scher Schmerz verstummte
Bei dem Anblick der Verfluchten.
Bald zum sel'gen Licht empor
Kam er auf den dunkeln Wegen ;
Aus des Paradieses Pforte
Trat die Freundin ihm entgegen.
(Dante).

Pour le chrétien qu'était Uhland, la pensée de la mort était inséparable de celle de la vie future, de celle du ciel. Cette force mystérieuse de l'au-delà semble avoir fait sur lui une profonde impression. C'est une croyance qui lui est chère ; il y revient avec insistance soit dans ses lettres, soit dans plusieurs poésies.

Dans une lettre à sa mère (22 juin 1815), notre poète exprime combien est réconfortante la pensée qu'au Ciel se retrouveront ceux qui se sont aimés ici-bas :

« Freilich erhebt mich... das Gefühl... dass die sich im

Leben oder im Tode verloren haben, sich zum innigen Vereine wiederfinden ! »

Au Ciel, l'ami retrouvera son ami ; venus de Dieu, nous retournerons à Dieu ; alors que notre dépouille mortelle dormira, notre âme s'envolera au Ciel ; ce qui en nous est ténèbres ici-bas, au Ciel deviendra lumière. Tels sont les thèmes qu'Uhland développera dans les poésies suivantes : *Auf einem Grabstein*, *Der Gute Kamerad*, *Auf den Tod eines Kindes*, *Auf Wilhelm Hauffs frühes Hinschieden*, *Abendwolken*.

Pour parler du Ciel, Uhland use des images les plus gracieuses. Le Ciel, c'est l'éternel printemps ; la rosée de la terre est l'image de la Rosée céleste, la Bonté compatissante de notre Dieu ; le Ciel, c'est une autre Terre promise.

Chaque année, fleurit un printemps lumineux et doux. A la fin de notre carrière, un printemps plus éclatant encore nous est réservé. Nous le pressentons ici-bas ; c'est Là-Haut qu'il doit éclore.

Du ahnest ihn hienieden
Und droben bricht er an !

(Künftiger Frühling).

Sur la forêt et sur la prairie s'épanche une source du Paradis : c'est la douce et fraîche rosée de mai. Qu'elle descende aussi sur nous, cette autre rosée qui est un baume pour chaque douleur. Qu'elle abreuve notre cœur altéré et nous donne la vision des choses du Ciel !

Sink denn auch auf mich hernieder. .
Tränke mein dürstend Herz ! . . .
Gib mir... Himmlischer Gebilde Schau !

(Maientau).

Le peintre Karl Gangloff a terminé sa vie d'artiste par cette peinture pieuse où Abraham, entouré de ceux de sa race, salue le pays que l'Eternel lui a donné. De même, l'artiste, dont l'âme s'est envolée, a quitté l'âpre désert de la vie terrestre. Il est parvenu au but de son pèlerinage, à cette Terre promise, patrie céleste des âmes pures.

> So bist auch Du nun, abgeschiedne Seele,
> Aus dieses Erdenlebens rauher Wilde,
> An deiner Wandrung frohes Ziel gekommen. . .
> Das himmlische Verheissungsland der Frommen.
> (Auf Karl Gangloffs Tod).

Uhland indique lui-même à Karl Mayer (3 juin 1814), dans quelles circonstances il a composé ces vers. Quelques semaines avant sa mort, Karl Gangloff avait peint l'arrivée d'Abraham en vue de la Terre de Chanaan. Il travaillait aussi à une bataille d'Arminius ainsi qu'à diverses peintures ayant trait aux *Niebelunge.* C'est à ces tableaux que se rapportent les trois sonnets d'Uhland, groupés sous ce titre : *Auf Karl Gangloffs Tod.*

Nous appuyant sur ces différentes citations, nous pouvons conclure que la pensée du Ciel, une des plus consolantes pour le chrétien, hantait doucement l'âme d'Uhland. Et, détail touchant, chaque soir, le poète avait l'habitude de jeter un regard vers les cieux, avant de prendre son repos. C'est à cette pratique, témoignage d'une foi profonde et naïve, que fait allusion sa femme dans une lettre du 2 avril 1848 : « Lorsque, suivant ta chère coutume, avant d'aller dormir, tu lèves les yeux vers le Ciel, alors pense aussi à moi ! »

« Wenn Du, nach deiner lieben Gewohnheit, vor Schlafengehen, zum Himmel aufblickst, dann denke auch an mich ! »

CHAPITRE IV

LE DÉCOR CHRÉTIEN DANS LES « GEDICHTE »

I. Pas de panthéisme. Les Eglises et les Pèlerinages. — II. Les Couvents. — III. Les signes concrets de la foi : les croix, les statues et images pieuses, les cloches.

§ I. — *Pas de panthéisme. Les Eglises et les Pèlerinages.*

A l'encontre de certains poètes, ses contemporains, plus ou moins pénétrés des doctrines philosophiques de Schelling et de Hegel, Uhland n'était aucunement panthéiste. Ainsi, Henri Heine, pour ne citer que ce nom, voyait partout un Dieu immanent, une substance unique qui se manifeste dans la plante aussi bien que dans l'animal et s'incarne dans l'homme. Dans le panthéisme, il croyait reconnaître « la religion occulte de l'Allemagne ». Pour Uhland, au contraire, Dieu est un être personnel, absolument distinct de l'homme et de la nature, ouvrage de ses mains ; un Dieu qui s'est révélé à l'homme dans la personne de son Christ ; un Dieu enfin qui s'est choisi un jour par semaine pour recevoir un culte dans nos églises.

Si, le dimanche, le jeune pâtre, saisi d'une secrète émotion, s'agenouille et adore au milieu de la campagne solitaire, c'est qu'il ne lui est pas possible de se rendre dans les temples, à l'heure où les échos affaiblis d'une cloche liu révèlent la présence de chrétiens nombreux, qui, là-

bas, prient à genoux avec lui. (*Schäfers Sonntagslied.*)

Uhland aime les églises. Antiques cathédrales ou modestes chapelles deviennent, sous sa plume, des décors grandioses ou des cadres gracieux au milieu desquels se meuvent nombre de personnages de ses ballades ou de ses légendes. Lui-même se plaît dans les églises. Lors de son voyage à Paris, il visite les principales églises qu'il trouve sur sa route : celles de Mayence, Trèves, Metz, Verdun, Châlons, Saint-Denis, Notre-Dame de Paris. Au retour, il se rend à la cathédrale de Strasbourg qu'il étudie en détail. Dans son voyage de noces, il entre dans les églises d'Alpnach, de Sachsen, où il examine avec intérêt les peintures représentant divers épisodes de la vie du bienheureux Nicolas de Flue. Puis, c'est la cathédrale de Lorette. Là, il se fait montrer quelques boucliers ayant appartenu à ces vaillants Croisés dont il a raconté quelques-uns des glorieux exploits.

De quelle émotion sincère son âme de romantique n'a-t-elle pas été toute pénétrée, à la vue de ces vieilles églises, legs sacré du moyen-âge, dans lesquelles les forêts de la Germanie et des Gaules, premiers temples de la Divinité, semblent s'être merveilleusement perpétuées !

Aussi bien, Uhland ne peut-il se défendre d'adresser à son ami Kölle, alors à Paris, un de ses articles du *Sonntagsblatt*. En quelques lignes éloquentes, il exprime admirablement les pensées qu'éveillent en lui les églises chrétiennes.

« Où sont-ils les temps où nos ancêtres, tout embrasés de leur foi nouvelle, renonçaient aux choses de la terre ; n'aspirant qu'au ciel, ils sortirent de leurs bois mystérieux et de leurs immenses forêts. Le chêne, autrefois arbre sacré, fut délaissé... le chêne se dessécha... Mais, à sa place, on vit se dresser un arbre plus auguste, la tour

sacrée de nos églises... et, au milieu, s'éleva la Croix sublime ! »

« O die Zeiten, da unsere Altväter, im neuen Glauben brennend, dem Irdischen entsagend, und nur den Himmel suchend, aus ihren Hainen und uralten Wäldern hervorgingen. Die vormals heilige Eiche stand verlassen... Die Eiche welkte... Aber da stieg ein herrlicherer Baum, der heilige Turm (unserer Kirchen)... und in der Mitte stand das Kreuz erhaben ! » (Uhlands Briefwechsel, nº 29).

C'est dans une de ces cathédrales, celle de Notre-Dame, que Damoiselle Sieglinde se rend un jour, couverte d'or et de soie, parée de fleurs et de bijoux et suivie de toute sa cour :

Das war Jungfrau Sieglinde,
Die wollte früh aufstehn,
Mit ihrem Hofgesinde
Zum Frauenmünster gehn.
Sie ging in Gold und Seide,
Mit Blumen und Geschmeide.

(Jungfrau Sieglinde).

Et pourtant, à ces édifices majestueux, restes précieux du passé, Uhland semblait préférer encore les temples modestes des villages de Souabe. Bien souvent, lorsqu'il allait se promener dans la campagne, il visitait l'église rencontrée sur sa route. Près de Tubingue, sur un des coteaux de l'Ammerberg, se trouvait un sanctuaire bien délaissé, sans grande architecture, la chapelle de Wurmlingen. C'est à cette chapelle « silencieuse et regardant en bas la vallée » qu'il a songé en composant la gracieuse poésie : *Die Kapelle*. (Lettre à Kerner, 3 sept. 1844.) « Là-haut s'élève la Chapelle ; silencieuse, elle regarde en bas la vallée. Là-bas, dans la prairie, près de la source, le jeune berger entonne un chant clair et joyeux. »

Droben stehet die Kapelle,
Schauet still ins Tal hinab,
Drunten singt bei Wies' und Quelle
Froh und hell der Hirtenknab.

Cette même chapelle de Wurmlingen inspira un poète, ami d'Uhland, Lenau. Sa poésie ajoute quelques traits à la description qu'Uhland nous en a laissée et résume l'impression qui se dégagea de la visite qu'ils lui firent ensemble, accompagnés de Karl Mayer, en 1831. L'ensemble de la pièce nous permettrait aussi de saisir la différence qui existe entre la nature sereine et confiante d'Uhland et le pessimisme de Lenau.

Cette chapelle, dit Lenau, s'élève dans les airs, semblable à une nef légère, reposant sur un des replis verdoyants du coteau. Elle est gracieuse, elle est paisible. Mais, hélas ! maintenant elle est déserte. Les prières du prêtre, les chants de fête n'y résonnent plus. Aux alentours, tout sommeille, tout se tait. Les croix du vieux cimetière, comme frappées d'une stupeur invincible, paraissent elles-mêmes s'incliner sur les tombes. Au vent du soir, l'arbre laisse onduler ses branches vers le sol, comme un enfant, saisi de sommeil, laisse tomber à terre ses jouets. Mais, en cette chapelle, les souffrances du poète se sont toutes envolées, pareilles aux vapeurs de la brume ! (Lenau, *Die Wurmlinger Kapelle)*.

L'humble église de village est pour Uhland la maison de Dieu, ouverte à tous, apportant à tous aussi des consolations célestes :

Noch steigt in jedem Dörflein ja
Dein heilig Haus empor. . . .
Ein süsser Trost für alle Welt
Ergiesst sich himmelher.

(Lied eines Armen).

Une église perdue dans une vallée déserte, voilà le site mystérieux qu'Uhland choisira pour y placer les exploits du comte Richard-sans-Peur, la terreur des Esprits. Ou bien encore la petite chapelle d'un monastère sera témoin des assauts du Malin, jaloux du bon frère sacristain. (*Graf Richard Ohnefurcht.*)

A côté des églises et des chapelles, Uhland n'a garde d'oublier les lieux de pèlerinage, endroits éminemment populaires, par conséquent, bien faits pour plaire à notre poète. Il s'est rendu lui-même aux pèlerinages pour ainsi dire classiques d'Einsiedeln et de Sainte-Odile.

A Einsiedeln, il visite le cloître et assiste ensuite à la grand'messe dans la basilique. Là, il trouve la musique religieuse trop bruyante, mais il admire la Vierge Noire, les sons harmonieux des cloches et convient que tout a été admirablement organisé pour entretenir et aviver la piété des pèlerins.

En Alsace, il est ravi par le gracieux décor que présentent la montagne boisée et le sanctuaire de Sainte-Odile, lieu de pèlerinage pittoresque, témoin de bien des événements dans le cours des siècles et où les légendes doivent abonder : « Der schöne Berg durch die Wälder, das Nonnenkloster mit der Wallfahrt... alles malerisch, legendarisch, historisch bedeutsam. » (*Tagbuch*, p. 301 ; *Uhlands Leben*, p. 335.)

Bien que ces deux pèlerinages soient chers surtout aux catholiques, Uhland s'y intéresse. Et cela, non seulement à cause de l'élément pittoresque qu'un poète ne doit pas négliger, mais surtout parce que ces réunions de foules immenses lui fournissent l'occasion d'étudier de plus près et dans une de ses manifestations les plus caractéristiques, le sentiment religieux populaire.

Aussi, dans une de ses ballades *Der Waller* et dans la

pièce *Legende*, Uhland décrira des pèlerinages. Dans ces poésies, le récit inspiré sans doute par les souvenirs personnels d'Uhland, est si vivant, si coloré, que nous croyons assister nous-même au pèlerinage.

En l'honneur de la Vierge Marie, des bannières aux couleurs variées flottent partout ; les navires et les barques du port arborent d'éclatantes banderoles ; des pèlerins en habits de fête gravissent les sentiers de rochers. L'image de la Vierge miraculeuse resplendit dans l'éclat du soleil qui s'abaisse vers la mer. Alors, c'est l'enthousiasme de la foule. Quel embrasement se répand soudain sur les nuages, sur les flots et sur les champs ! Le Ciel serait-il resté ouvert lorsque la Vierge y est montée ? Est-ce l'Immaculée elle-même qui, du haut de ses parvis d'azur, jette sur la terre un de ses regards maternels ? (*Der Waller*).

La poésie *Legende* nous raconte un miracle arrivé au mont Saint-Michel. Le prodige accompli, prêtres et laïcs laissent éclater leur joie ; ils se montrent la miraculée. De toute part, s'élèvent vers Dieu et vers Marie de ferventes actions de grâces !

Assurément, dans ces vers, Uhland n'entend point exprimer ses sentiments personnels à l'endroit des pèlerinages et des miracles qui peuvent s'y produire. Mais ce sont là des tableaux d'un réalisme puissant, favorablement accueillis par l'école romantique. Ils témoignent une fois de plus, de la part d'Uhland, un souci constant de cultiver une poésie accessible au peuple, reflétant les sentiments du peuple.

Une préoccupation toute semblable a sans doute inspiré à Heine le récit gracieux et émouvant de la *Wallfahrt nach Kevlaar*. Dans cette pièce, le poète a dépeint, en des strophes pleines de couleur et de vie, les pieuses et touchantes coutumes des pèlerins, la foi ardente et naïve d'une femme du

peuple et de son fils malade en la Vierge Marie, leur suprême espérance, l'admirable résignation de la mère à la mort de son unique enfant ! Et pourtant, malgré les meilleures intentions de son auteur, résolu à tracer un simple tableau de la foi populaire et à faire abstraction de ses propres idées philosophiques, cette pièce trahit le sceptique impénitent qu'était Heine et porte les traces d'une ironie inconnue à Uhland. Le poète de *Legende* aurait choisi ses exemples de miraculés ailleurs que parmi ces pèlerins allant prier Notre-Dame de Kevlaar avec des béquilles et qui aussitôt après sautent à la corde. Il aurait présenté sous un tour moins équivoque la coutume en usage chez les pauvres malades d'offrir à la Vierge des membres de cire. Chez un poète décrivant un pèlerinage, la foi a des accents qu'ignorera toujours l'incrédulité.

§ II. — *Les Couvents.*

Si pour certaines âmes accablées de remords ou abreuvées de tristesse, la vie, suivant l'expression du Psalmiste, « s'est passée dans la douleur et les années au milieu des sanglots » (Ps. XXX, 14), de tout temps, le cloître est resté ouvert à leurs larmes ou à leur repentir. Et là, pendant de longs siècles, ces meurtris de l'existence ont oublié le monde, grâce au travail, à l'isolement, à la prière. Uhland, dans ses voyages, a visité plusieurs de ces monastères qui lui rappelaient une des institutions les plus florissantes d'autrefois, en particulier ceux de Weingarten, de Saint-Gall, de Sion, d'Einsiedeln. Chez les Cisterciens de Heiligkreuz, il est l'hôte des religieux. A Klosterneuburg, il a le plaisir de trouver ses poésies chez l'Abbé qui lui fait les honneurs du couvent. Partout, il est accueilli avec le respect

dû à un talent qui n'était plus ignoré et à son caractère fait de loyauté. Que d'heures délicieuses notre poète a passées dans les bibliothèques de ces monastères, avide de compulser les vieux manuscrits poudreux, ou heureux d'admirer les livres rares aux riches enluminures !

Les cloîtres ! Mais c'était un élément très précieux, indispensable même pour les poésies d'Uhland. L'action de la plupart des ballades se passe en effet au moyen-âge, époque où les guerres incessantes, les rivalités entre seigneurs, la vie facile des manoirs féodaux, les exigences injustifiées de parents autoritaires entassaient bien des ruines matérielles et morales. Souvent, c'était au monastère voisin que se réfugiaient la jeune veuve dont l'époux était mort en guerroyant contre l'infidèle, la jeune fille délaissée après les solennelles promesses des fiançailles, le gentilhomme repentant désireux d'expier sous la bure monacale. Les *Gedichte* comprennent plusieurs pièces dans lesquelles Uhland nous parle des couvents.

Ici, c'est la jeune fille qui vient de perdre son fiancé ; elle a enseveli sa douleur dans la paix du cloître. Nous la voyons errer toute pâle dans le jardin silencieux du couvent, tandis qu'elle peut à peine refouler ses larmes d'amour :

Im stillen Klostergarten
Eine bleiche Jungfrau ging ; . .
An ihrer Wimper hing
Die Träne zarter Liebe.
. . . . gestorben
Der treue Buhle mein !

(Die Nonne).

Ailleurs, c'est Damoiselle Sieglinde qui a vu occire devant ses yeux le noble Heime. Secrètement épris de la belle châtelaine, ce jeune seigneur avait ramassé une fleur échappée de sa couronne de roses. Consolation bien inno-

cente apportée à un amour sans espoir, mais qui ne put trouver grâce devant un rival jaloux. Aussitôt, Sieglinde fait ses adieux au monde et prend le voile, afin de prier pour celui qui n'est plus :

Der Welt will ich entsagen,
Den heiligen Schleier tragen,
Und um die Toten klagen.

(Jungfrau Sieglinde).

C'est encore la comtesse de Tripoli, venue à la rencontre de Rudello. Le troubadour aux chansons d'amour a traversé les mers pour venir déposer ses hommages aux pieds de celle qui bien des fois l'avait inspiré. Mais le doux chanteur, frappé d'une maladie mystérieuse au cours de la traversée expire, arrivé au port, entre les bras de la Dame de ses pensées. La comtesse alors, fuyant les pompes et les plaisirs de la cour, renonçant désormais aux joies du cœur, va demander aux murailles d'un couvent la paix nécessaire à son âme troublée.

Von des Hofes lust'gem Glanz,
Aus der Freunde Kreis geschieden,
Suchet sie in Klostermauern
Ihrer armen Seele Frieden.

(Rudello).

Quant au jeune seigneur Rechberger, il a volé, tué, conclu des pactes avec le démon. L'heure de sa mort n'est plus bien éloignée. Il ne l'ignore pas, et pénétré d'une juste crainte, il se dépouille de son cheval, de son bouclier, de son épée. Puis, il vient supplier l'Abbé du monastère le plus proche de l'accueillir comme frère lai, se jugeant indigne d'être admis parmi les moines :

Rechberger in ein Kloster ging :
« Herr Abt, ich bin zum Mönch zu ring ;

« Da möcht' ich in tiefer Reue
« Dem Kloster dienen als Laie. »
(Junker Rechberger).

Remarquons ici avec quelle fidélité, avec quelle scrupuleuse exactitude, Uhland évoque le passé. Respectueux des sentiments des personnages de ses légendes, il s'efface absolument derrière ses héros. Il les laisse parler et agir, et ils parlent et agissent comme ceux de leur époque. Cependant, pour un poète quelque peu désireux de faire montre de verve satirique ou d'ironie facile, quels sujets inépuisables que les couvents, les nonnes et les moines du moyen-âge !

Et, de fait, on ne peut nier que des abus réels se soient introduits dans certains couvents, au cours des siècles. Le Concile de Trente lui-même en convint ; il sut les flétrir énergiquement et prit des mesures rigoureuses pour en prévenir le retour. Or, sous la plume d'Uhland, à peine trouverait-on une pièce unique qu'on puisse interpréter comme une critique et encore une critique voilée, plutôt humoristique que maligne, d'un monastère d'autrefois. Nous faisons allusion à la poésie *Das versunkene Kloster*.

Le couvent a été submergé par les flots d'un lac sauvage. Les Nonnes furent noyées avec l'Abbé. Voici qu'une troupe folâtre d'Ondines vient danser en habit de religieuses. Un Farfadet qui les épie a endossé le froc de l'Abbé, trouvé sur le rivage. Il effraie les danseuses et veut prendre part à la mascarade. Les Ondines, après avoir nargué le Lutin, disparaissent dans les profondeurs de l'Abbaye.

Quelle que soit l'opinion de la critique même la plus sévère à l'égard de cette dernière pièce, nous pouvons conclure qu'Uhland, lorsqu'il nous parle des cloîtres du moyen-âge, nous les représente sous leur jour le plus favorable. En cela, il fait preuve de loyauté, de vrai libéralisme

et aussi de patriotisme. En composant ces gracieuses légendes, il s'est rappelé que des monastères innombrables, précieux pour la civilisation, les lettres et les arts, ont fleuri jadis sur le sol de l'Allemagne.

C'est d'ailleurs la pensée qui se dégage d'une poésie d'Uhland, fort peu connue, et inspirée par une description du couvent de Hirsau, due à la plume de Lessing.

Dans les cellules, dans les pièces communes du couvent, cinquante moines sont occupés à copier des livres de toute sorte, livres sacrés ou profanes en toutes les langues. Ce sont des sermons, des histoires, des poésies, et tous ces ouvrages sont peints et enluminés.

In den Zellen und Gemachen
Sitzen fünfzig Klosterbrüder,
Schreiben Bücher mannigfalt,
Geistlich, weltlich, vieler Sprachen,
Predigten, Geschichten, Lieder,
Alles farbig ausgemalt.

(Hirsau, Aus älteren Auflagen).

§ III. — *Les signes concrets de la Foi : les Croix, les Statues et Images pieuses, les Cloches.*

Moins que d'autres peuples, moins que les nations d'origine latine surtout, les Allemands sont portés à multiplier les signes concrets de leurs croyances. Tacite, dès le IIe siècle après J.-C., en fait la remarque dans son ouvrage sur les *Mœurs des Germains.*

« Ceterum nec cohibere parietibus deos neque in ullam humani oris speciem assimulare ex magnitudine cœlestium arbitrantur : lucos ac nemora consecrant deorumque nominibus appellant secretum illud quod sola reverentia vident. » (Tacite : *Germanie*, IX.)

« Emprisonner les dieux dans des murailles, ou les repré-

senter sous une forme humaine, semble aux Germains trop peu digne de la grandeur céleste. Ils consacrent des bois touffus, de sombres forêts ; et, sous le nom de divinités, leur respect adore dans ces mystérieuses solitudes ce que leurs yeux ne voient pas. » (Traduction de Burnouf.)

Le Christianisme, il est vrai, vint ensuite, qui mit en honneur, chez ce peuple, des symboles et des emblèmes destinés à concrétiser ses croyances nouvelles. Toutefois, dès le XVIe siècle, avec le Protestantisme, religion plus abstraite que le Catholicisme, la plupart des emblèmes religieux disparurent des régions qui embrassèrent la Réforme.

Dans ses *Gedichte*, Uhland nous parle des signes concrets de la foi communs aux catholiques et aux protestants, tels que les croix et les cloches. Ou bien, s'il est question, dans quelques ballades des statues de la Sainte Vierge ou d'images pieuses, c'est que ces pièces sont inspirées par le moyen-âge catholique.

D'abord, la croix. Elle est pour le chrétien un symbole de renoncement aux choses d'ici-bas : elle nous représente Celui qui s'est immolé pour nous. Telle est l'interprétation que l'on peut donner de la pièce : *Mönch und Schäfer*.

Le berger est attristé au spectacle de la nature en deuil, pendant un trop long hiver. Le moine le réconforte en lui montrant la croix devant laquelle il s'agenouille, lui dont l'âme est accablée de douleurs. Au printemps prochain, les fleurs renaîtront dans les champs, les arbres se couvriront d'une nouvelle parure, tandis que cette croix restera là, debout, froide et nue, au milieu de toute cette magnificence. N'est-elle pas destinée à porter toujours une image de mort !

Dann steht das Kreuz, davor ich knie !. . . .
Doch, ach, es grünt und blühet nie,
Trägt stets ein sterbend Bild.
(Mönch und Schäfer).

Au jour des funérailles de Béatrice, c'est sous le drap noir, orné d'une croix blanche, que l'on a emporté l'amie de Dante, cueillie si tôt par la mort :

Unter jenem schwarzen Tuch
Mit dem weissen Kreuz geschmücket,
Trägt man Beatricen hin
Die der Tod so früh gepflücket.
(Dante).

C'est à l'ombre de la croix que reposent nos morts, et au pied de cette croix, on s'approche avec recueillement pour prier à voix basse :

Am Ruheplatz der Toten, da pflegt es still zu sein,
Man hört nur leises Beten bei Kreuz und Leichenstein.
(Die Döffinger Schlacht).

Ainsi, dans les *Gedichte*, la croix représente un symbole de renoncement, de mort chrétienne. Les statues de la Sainte Vierge et des Saints seront plutôt associées à des pensées de consolation et d'espérance.

La jeune religieuse, d'un pas timide, s'approche de la statue de Marie, et Marie, auréolée de lumière, abaisse sur la pure enfant un regard de mère.

Sie trat mit zagem Schritte
Wohl zum Mariabild ;
Es stand in lichtem Scheine,
Es sah so muttermild
Herunter auf die Reine.
(Die Nonne).

Damoiselle Sieglinde fait vœu de virginité. Elle vient déposer devant l'image de Marie sa couronne de roses blanches, emblème de cette vertu :

Vor sankt Mariens Bilde
Nahm sie herab die Kron'

(Jungfrau Sieglinde).

La comtesse Julie est ravie par Fatiman, prince infidèle. Au matin du troisième jour, on arrive près de la chapelle de Saint-Georges. La statue du saint, sculptée dans la pierre, resplendit au-dessus de la porte. Le Martyr enfonce sa lance dans la gueule du Dragon. La comtesse invoque alors son secours :

Schon von weitem blickt die Gräfin
Nach des Heiligen Bild hinan,
Welches ob der Kirchenpforte
Gross in Stein gehauen prangt.
Wie er in des Lindwurms Rachen
Mächtig sticht den heil'gen Schaft...
Ruft die Gräfin Julia. . . . . .

(Sankt Georgs Ritter).

Sur le pont de la Bidassoa, on voit un saint vénérable. Il bénit à droite les montagnes espagnoles, il bénit à gauche les campagnes françaises. Il faut bien qu'une douce consolation vienne du Ciel, là où plus d'un quitte sa patrie pour n'y plus jamais revenir !

Auf der Bidassoabrücke
Steht ein Heil'ger, altergrau,
Segnet rechts die span'schen Berge,
Segnet links den fränk'schen Gau.
Wohl bedarf's an dieser Stelle
Milden Trostes himmelher
Wo so mancher von der Heimat
Scheidet ohne Wiederkehr.

(Die Bidassoabrücke).

Faire luire pour tous un rayon d'espérance, calmer les peines morales, réconforter les âmes, voilà bien, pour le peuple, un des buts immédiats, une des raisons d'être de la religion. Et cette religion de l'espérance, il la comprendra toujours. Aussi bien, tous les signes matériels et tangibles qui lui rappellent ce secours d'En-Haut, généralement il les accepte avec joie, avec confiance, avec piété, alors que sa formation religieuse, au point de vue dogmatique, est des plus élémentaires, bien plus, nous irions jusqu'à dire, à cause même de cette insuffisance de doctrine. La poésie *Die Bidassoabrücke* trahit la préoccupation d'Uhland de dépeindre un état d'âme si fréquent.

***

« Vivos voco, mortuos plango, fulgura frango », telle est la devise que doit porter en exergue la *Cloche* de Schiller, une fois que l'ouvrier, après les opérations successives de la fusion du métal, aura achevé cette *Cloche* idéale.

« Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère. Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir ! » (Chateaubriand, *René*.)

Aussi, quel puissant secours pour la religion que cette grande voix des cloches ! Elle est comme la voix même de Dieu. Elle rappelle aux chrétiens qu'ils sont véritablement frères, les invitant à mettre en commun et leurs craintes

et leurs joies et leurs douleurs. Ces pensées et d'autres encore devaient tenter la muse d'Uhland. Voici, tout d'abord, une ballade d'un caractère très particulier, exclusivement consacrée aux cloches.

Le poète sait une grotte à la voûte de cristal, que Dieu a douée d'un écho singulier : ce qu'on y dit, ce qu'on y chante est rendu par un tintement de cloche. Cette cloche vibre joyeusement aux paroles d'amour ; elle sonne comme le tocsin lorsque les hôtes de la grotte entonnent des chants d'ivresse ; elle gémit comme un glas funèbre quand on parle de la patrie allemande plus que jamais menacée.

Ich weiss mir eine Grotte
Gewölbt mit Bergkrystalle,
Die ist von einem Gotte
Begabt mit seltnem Halle :
Was jemand sprach, was jemand sang,
Das wird in ihr zu Glockenklang.

(Die Glockenhöhle).

Cette cloche mystérieuse ressemble étrangement à la voix de la conscience, d'une conscience droite qui encourage ce qui est bon et noble, qui réprouve ce qui est mal, et avertit en face d'un danger pressant.

Voilà, certes, une pièce d'allure mystique plutôt que d'inspiration religieuse ; mais elle est profondément morale. Sous le symbole de la cloche, Uhland, toujours fidèle à sa noble mission de poète, rappelle à l'homme ses devoirs les plus sacrés. On pourrait rapprocher de *Die Glockenhöhle* la poésie *A Louis B.* dans les *Chants du Crépuscule* où Victor Hugo fait de la cloche le symbole du poète lui-même.

Ailleurs, la pensée de l'auteur des *Gedichte* se précise. Le son de la cloche matinale nous rappelle le jour du Seigneur, ce jour que nous devons respecter entre tous.

Das ist der Tag des Herrn ! . . .
Noch eine Morgenglocke. . . . .
(Schäfers Sonntagslied).

La cloche du soir nous invite à élever notre âme vers Dieu.

Und wenn die Abendglocke hallt,
Da red' ich, Herr, mit Dir.
(Lied eines Armen).

C'est la fête de l'Assomption et jour de pèlerinage. La cloche du soir s'ébranle et la contrée en répète le son. Dans les villes, dans les moutiers, toutes les cloches s'éveillent, tandis que sur la mer dont les ondes se taisent soudain, le marin s'agenouille près du gouvernail et récite à voix basse son *Ave*.

Rührt sich dort die Abendglocke.
Hallt es weit die Gegend nach ;
In den Städten, in den Klöstern
Werden alle Glocken wach,
Und es schweigt die Meereswoge...
Und der Schiffer kniet am Ruder,
Bis er leis' sein Ave sprach.
(Der Waller).

La cloche sonne aussi le glas ; elle avertit le jeune berger de l'inconstance des joies humaines :

Traurig tönt das Glöcklein nieder...
Stille sind die frohen Lieder,
Und der Knabe lauscht empor.
(Die Kapelle).

Les cloches enfin évoquent chez le poète le souvenir des funérailles de sa mère. Ce jour-là, elles sonnèrent tristement, tandis que lui-même, abîmé dans sa douleur, ne cessait de pleurer.

Als wäre nichts geschehen, wird es stille,
Die Glocken hallen aus, die Lieder enden,
Und leichter ward mir in der Tränen Fülle,
Seit sie versenket war von frommen Händen.

(Ein Abend).

En résumé, pensées d'immolation et dc résignation à la vue de la Croix ; sentiments de réconfort et d'espérance devant les statues et les images pieuses ; alternatives de joie ou de tristesse chrétiennement partagées, lorsque les cloches se mettent en branle, telles sont les données éminemment populaires que suggèrent à Uhland ces signes concrets de la foi auxquels la Poésie allemande, grâce au merveilleux talent d'un de ses maîtres, a su donner tant de charmes.

CHAPITRE V

L'ÉLÉMENT PROTESTANT DANS LES « GEDICHTE »

I. Influence de la Bible sur les « Poésies » d'Uhland. — II. Hommage rendu à Luther.

§ I. — *Influence de la Bible sur les* Poésies *d'Uhland.*

« Il y a dans l'esprit humain deux forces très distinctes, a dit Madame de Staël. L'une inspire le besoin de croire, l'autre celui d'examiner. Le Protestantisme et le Catholicisme ne viennent point de ce qu'il y a eu des Papes et un Luther ; le Protestantisme et le Catholicisme existent dans le cœur humain. »

Cette pensée de l'auteur du beau livre sur l'*Allemagne* renferme une part de vérité incontestable, surtout quand il s'agit de gens instruits, d'esprits cultivés. Mais le peuple, le peuple allemand comme le peuple de France, absorbé par les travaux journaliers et les préoccupations matérielles s'accorde rarement le temps nécessaire à l'étude de sa religion. En général, il accepte facilement et sans grand examen des croyances toutes faites. Il les reçoit encore plus volontiers, lorsqu'elles sont conformes à des traditions, à des habitudes plusieurs fois séculaires.

Aussi bien, les pages qui précèdent nous montrent dans Uhland l'interprète de croyances, d'aspirations religieuses, de pieuses coutumes répandues un peu partout en Allemagne et généralement admises par les catholiques et les protestants. Quant à l'auteur de ces *Poésies* qui reflètent

un Christianisme aussi accueillant, il aurait pu être ou catholique ou luthérien.

Mais n'ayons garde d'oublier qu'Uhland était un de ces esprits supérieurs auxquels nous appliquerions plus spécialement les paroles de Madame de Staël. Allemand dans l'âme, il appartenait bien à cette nation méditative dont le caractère saillant est l'énergie de la conviction intérieure. Et puisque sa conviction personnelle en fait de religion était celle d'un luthérien croyant et pratiquant, il fallait qu'elle se manifestât de quelque manière dans son œuvre. Or, les traits par lesquels Uhland nous apparaît comme protestant, sont principalement l'influence de la Bible sur bon nombre de pièces des *Gedichte* et l'admiration qu'a professée leur auteur à l'endroit de Luther.

« La Bible, c'est mon livre », a dit Victor Hugo dans la préface des *Rayons et des Ombres*. Mais tandis que le poète des *Odes* aimait à trouver dans les Livres Saints un aliment religieux et les lisait avec une âme de croyant, quelques années plus tard, l'auteur des *Orientales* dont la foi était morte, ne voit plus dans la Bible le livre divin d'autrefois, et pourtant il en reste fanatique. Il la relit en artiste, à travers son imagination, à cause de ses pensées profondes, de ses puissantes images, de son pittoresque littéraire. Selon lui, la Bible n'était-elle pas toujours « un peu romantique » ?

Pour Uhland, au contraire, la Bible parle à son âme tout entière, à sa sensibilité comme à son imagination. Luthérien orthodoxe, elle est pour lui comme la parole de son Dieu et la règle de sa foi. Tout jeune encore, grâce à son éducation foncièrement chrétienne, il a été nourri de la substance même des Saintes Ecritures. Nous avons vu que la Bible a inspiré ses premières poésies et, pendant toute sa vie, il conserva la pieuse habitude d'en lire des passages. Dans son *Tagbuch*, pourtant si sobre de détails,

il nous parle de quelques-unes de ses lectures faites dans les Livres Saints (25, 27, 30 août 1816 ; 26 mars 1818). Peu de jours avant sa mort, il réclame une dernière fois qu'on lui lise quelques pages de la Bible, désireux d'en nourrir son esprit avant que son âme soit réconfortée par le viatique suprême de la Cène.

C'est ce qui explique que les souvenirs bibliques abondent dans les *Gedichte*. Passages doctrinaux inspirés par les Saints Livres, images empruntées à la Bible, allusions à des faits évangéliques, voilà quelques-uns des procédés littéraires par lesquels se révèle à nous le protestant, fidèle admirateur des Saintes Ecritures.

Dans un des chapitres précédents, nous avons vu que le Dieu d'Uhland était le Dieu muni des attributs que lui donne la Théologie et que la foi religieuse exposée dans les *Gedichte* était conforme à la doctrine du Christianisme. Ici, nous allons constater que, bien souvent, notre poète, en vrai protestant, désireux de puiser aux sources mêmes de ses croyances, use des mêmes expressions que les auteurs des Livres Sacrés (1).

Dieu, dont le trône est éternel, c'est la flamme, c'est la lumière, c'est le soleil sans tache :

Der Du von deinem ewigen Thron. (Gesang der Nonnen).	Thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi. (Hébreux, I, 8).
Du, ewige Flamme. . . . . . . (Id.).	Dominus Deus ignis est. (Deutéron., IV, 24).
Mein Gott im Himmel, der ist mein Licht. (Des Knaben Tod).	Deus, lux est. (I St Jean, I, 5).
	Ego sum lux mundi. (St Jean, VIII, 12).

(1) Uhland lisait la Bible dans la traduction de Luther. Nous donnons ici le texte de la Vulgate avec lequel un Français est plus familiarisé.

Devant Dieu omniscient, toute porte est ouverte et il n'y a pas de cloison contre lui. Il ne délaisse pas les siens, c'est entre ses mains que le vrai croyant s'abandonne ; ses voies sont mystérieuses.

Doch dir ist offen jeglich Tor,
Dir keine Scheidwand vorgeschoben.
(Gebet eines Würtembergers).

Portas aereas conteram, vectes ferreos confringam.
(Isaïe, XLV, 2).

Der Herr verlässt die seinen nicht,
..... mit uns ist Gott !
(Siegesbotschaft).

Et non derelinquet Dominus populum suum.
(I Rois, XII, 22).

Deus nobiscum est.
(Nombres, XIV, 19).

...... Herr, meine Seel'
Zu deinen Händen ich empfehl'
(Graf Richard Ohnefurcht).

In manus tuas commendo spiritum meum.
(Ps. XXX, 6).

Du, den wir suchen auf so finstern [Wegen.
(An den Unsichtbaren).

Quis poterit scrutari vias ejus ?
(Job., XXXVI, 23).

Même dans une de ses rares poésies consacrées à un sujet païen, Uhland s'inspire de la pensée biblique.

Les créatures humaines sont plus agréables à la Divinité que les êtres dépourvus de raison.

Mehr als die Lämmer, sind dem Gotte [wert
Die Jungfrauen . . . .
Mehr als der Füllen auch, hat er be- [gehrt
Der Jünglinge im ersten Waffenglanz
(Ver Sacrum).

Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt,
Tunc, dixi : Ecce venio !
(Hébreux, X, 6, 7).

Doch will er (Gott) nicht den Tod (Id.).	Deus mortem non fecit, nec lætatur in perditione vivorum. (Sagesse, I, 13).

Quant à l'homme, s'il remplit ses devoirs envers Dieu et ses semblables, Uhland lui donnera, comme les Saints Livres, le nom de *juste.*

Als des Gerechten Sarg mit heiliger [Erde bedeckt war. (Begräbnis).	Noe, vir justus atque perfectus. (Genèse, VI, 9).

Parfois l'âme du poète semble empreinte du pessimisme de certains personnages de l'Ancien Testament.

Alles was mir bitter, nenn' ich Leben, Und was mir süss ist, nenn' ich alles Tod. (Greisenworte).	Quia melior est mihi mors quam vita. (Jonas, IV, 3).

D'autres fois encore, il a recours aux anathèmes des prophètes pour flétrir le crime.

Weh dir, verruchter Mörder! . . . Dein Name sei vergessen, in ew'ge [Nacht getaucht! (Des Sängers Fluch).	Et nomen ejus non memoretur amplius. (Jérémie, XI, 19). Et oblivione delebitur nomen ejus. (Eccl., VI, 4).

Au ciel, le bonheur dépassera tout ce qui peut s'imaginer.

Was ich für Herrlichkeit geschaut. . Was ich gehört für sel'gen Laut. . . Das steht nicht in der Worte Macht. (Die verlorene Kirche).	Oculus non vidit, nec auris audivit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. (I Corinth., II, 9).

En même temps qu'Uhland empruntait aux Saintes Ecritures quelques-unes de leurs pensées doctrinales, il faisait choix de certaines images bibliques qui avaient plus particulièrement frappé son imagination.

Ici, c'est le festin mystique, la robe nuptiale.

Dann komme ich auch im Feierkleid
Und setze mich ans Mahl.
(Lied eines Armen).

Vidit ibi hominem non vestitum veste nuptiali.
(St Math., xxii, 11).

Homo quidam fecit cœnam magnam et misit servum suum, horâ cœnæ dicere invitatis ut venirent... Pauperes ac debiles introduc hùc.
(St Luc, xiv, 16, 17, 21).

Ailleurs, c'est le froment séparé de la paille, les bons discernés des méchants.

Jetz kommen erst die rechten Tage,
Wo Korn sich sondern wird von Spreu,
Wo man den Falschen von den Treuen
Gehörig unterscheiden kann. . . .
(Den Landständen, 1817).

Congregabit triticum suum in horreum, palas autem comburet.
(SS. Math., iii, 12; Luc, iii, 17).

Separabunt malos de medio justorum.
(St Math. xiii, 49).

Ailleurs encore, c'est l'échelle mystique de Jacob ; c'est la voix de Dieu qui a l'éclat du tonnerre.

Eine volle Himmelsleiter
Steigt der schroffe Berg hinan.
(Der Waller).

Viditque (Jacob) in somnis scalam stantem.
(Genèse, xxviii, 12).

Dein Wort ist Donnerhall.
(Gebet eines Würtembergers).

Vox tonitrui ejus verberabit terram.
(Eccl., xliii, 18).

Dans d'autres poésies, c'est la brièveté de notre vie comparée à la tempête qui s'apaise bien vite ; c'est l'homme, hôte de passage sur la terre.

Auf des Lebens Bahn dahin
Fleugt der Mensch mit Sturmeseile.
(Harfnerlied).

Cum interitus quasi tempestas ingruerit.
(Proverbes, I, 27).

Du kamst . . . .
Ein flücht'ger Gast im Erdenland
(Auf den Tod eines Kindes).

Non habemus hic manentem civitatem.
(St Paul aux Hébreux, XIII, 14).

Quelques pièces des *Gedichte* font encore allusion à des faits évangéliques déjà passés ou qui doivent s'accomplir un jour. Ici, nous avons tout spécialement en vue des allusions très nettes à la Cène, aux prodiges qui accompagnèrent la mort de Jésus-Christ, aux signes précurseurs de la fin du monde.

O selig, die an deinem Mahle sassen !
(An den Unsichtbaren).

Beati qui ad cœnam nuptiarum agni vocati sunt.
(Apoc., XIX, 9).

O selig, der an deiner Brust gelegen !
(Id.).

Recubuit (Joannes) in cœnâ super pectus ejus.
(St Jean, XXI, 20).

Da ruft der Sturm, da dröhnt das [Land...
Ihr Tote, sprengt des Grabes Pforten !
(Gesang der Nonnen).

Et ecce... terra mota est... Et monumenta aperta sunt, et multa corpora sanctorum qui dormierant, surrexerunt.
(St Math., XXVII, 51, 52).

So denken wir an den jüngsten Tag,
Und hören Posaunen schallen ;
Die Gräber springen von Donnerschlag,
Die Sterne vom Himmel fallen ;

In novissimo die, de terrâ surrecturus.
(Job, XIX, 25).

Es braust die offne Höllenkluft
Mit wildem Flammenmeere,
Und oben in der goldnen Luft,
Da jauchzen die sel'gen Chöre.
(Trinklied).

Canet enim tuba et mortui resurgent.
(Corinth., xv, 52).

Ecce ego aperiam tumulos vestros.
(Ezéchiel, XXXVIII, 12).

Statim autem post tribulationem dierum illorum... stellæ cadent de cœlo.
(S[t] Math., XXIV, 29).

Discedite a me in ignem.
(S[t] Math., XXV, 41).

Audivi quasi vocem turbarum in cœlo dicentium : alleluia.
(Apoc., XIX).

Voilà certes des citations qui nous prouvent combien Uhland, en bon protestant, était tout pénétré de la Bible.

Remarquons que ces pensées et ces images inspirées par les Saints Livres, ces allusions à des faits évangéliques ont bien des fois illustré des poésies dont le sujet était tout impersonnel, des pièces d'allure absolument objective. Et pourtant, même à propos de ces lieder, de ces légendes, de ces ballades embellis par les réminiscences bibliques du poète, il serait juste d'appliquer à Uhland le mot si heureux de Chateaubriand : « On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à un autre ; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs. » (*Génie du Christianisme*, partie II, livre I, chap. III.)

§ II. — *Hommage rendu à Luther.*

Le second des traits par lesquels s'affirme le Protestantisme d'Uhland dans les *Gedichte*, c'est son admiration pour Luther. Chez Uhland, le protestant orthodoxe voyait en Luther le Réformateur de génie, à la suite duquel il marchait loyalement, en toute sécurité, parce que ses doctrines satisfaisaient à la fois son intelligence et son cœur. L'ardent patriote vénérait en lui l'un des grands hommes de son pays dont le caractère a été peut-être le plus allemand. « Sa fermeté avait quelque chose de rude ; sa conviction allait jusqu'à l'entêtement ; le courage de l'esprit était en lui le principe du courage de l'action », a dit de lui Madame de Staël. (*De l'Allemagne*, chap. du Protestantisme.)

Aussi bien, il serait difficile, à notre avis, de rencontrer dans la littérature allemande un éloge plus poétique, plus enthousiaste et en même temps mieux approprié à celui qui en est l'objet, que la poésie consacrée à Luther : *Die Ulme zu Hirsau.*

A Hirsau, parmi des ruines, se balance un orme au vert feuillage, dont la couronne s'élève bien haut au-dessus du fronton. Il plonge ses profondes racines dans l'enceinte d'un antique monastère, et son dôme, qui remplace le toit, s'arrondit dans l'azur du ciel. Le peu d'espace entre les murailles l'a privé d'air et de soleil. Alors, il s'est élevé toujours plus haut, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la lumière...

A Wittemberg, dans un cloître aussi, grandissait un arbre tout pareil, un arbre dont les branches géantes crevèrent le toit des cellules pour parvenir à cette lumière qui illumine jusqu'aux abîmes et pénètre partout.

Zu Hirsau, in den Trümmern,
Da wiegt ein Ulmenbaum,
Frischgrünend seine Krone
Hoch über Giebelsaum.

Er wurzelt tief im Grunde
Von altem Klosterbau ;
Er wölbt sich statt des Daches
Hinaus in Himmelsblau.

Weil des Gemäuers Enge
Ihm Luft und Sonne nahm,
So trieb's ihn hoch und höher,
Bis er zum Lichte kam.

. . . .

Zu Wittenberg im Kloster,
Wuchs auch ein solcher Strauss
Und brach mit Riesenästen
Zum Klausendach hinaus.

O Strahl des Lichtes, du dringest
Hinab in jede Gruft. . . . .

Cette pièce nous semble une des plus importantes du recueil. Elle est comme la profession de foi publique du poète. En des strophes d'une envolée superbe, nous voyons Uhland entrer lui-même en scène, comme pour revendiquer l'honneur de rendre hommage au Maître dont il partageait les croyances.

Die Ulme zu Hirsau parut le 5 juin 1829, dans le *Morgenblatt*, publié par Schwab, un des intimes amis d'Uhland. L'abbaye en ruines de Hirsau fut jadis habitée par les « Moines bleus » et avait été brûlée par le général français Mélac (20 septembre 1692). Sa basilique était immense ; c'était la plus vaste église de la Souabe, après la cathédrale d'Ulm. Seuls la toiture et le dôme furent alors complète-

ment anéantis. Du temps d'Uhland, les murailles, les colonnes et les arceaux restaient encore debout. C'est du milieu de ces ruines grandioses que s'élevait l'orme fameux chanté par Uhland. (Eduard Paulus : *Ludwig Uhland und seine Heimat Tübingen.*)

Un détail curieux au sujet de cet orme ; c'était le seul orme qui existât dans toute la contrée. Remarquons également que ce parallèle entre Luther et un arbre géant est conforme à la tradition biblique, d'après laquelle certains personnages de l'Ancien Testament sont comparés au cèdre, au chêne, etc.

Cedri non fuerunt altiores illo (Assur).
(Ezechiel, XXXI, 8).

Altitudo cedrorum, altitudo ejus (Amorrhæi) et fortis ipse quasi quercus. (Amos, II, 9).

Cet orme majestueux, dont la cime mouvante bruissait dans les airs au milieu du silence profond des ruines du vieux couvent, produisait sur Uhland une vive impression, lorsqu'il dirigeait sa promenade de ce côté.

Wenn in dem dumpfen, stummen
Getrümmer ich gelauscht,
Da hat ihr reger Wipfel
Im Windesflug gerauscht.

Que de fois, soit aux premiers rayons de l'aurore ou bien lorsque l'ombre du soir descendait déjà dans la vallée, le poète allait rendre visite au vieil arbre solitaire, toujours plein de vie.

Ich sah ihn oft erglühen
Im ersten Morgenstrahl ;

Ich sah ihn noch erleuchtet,
Wann schattig rings das Tal.

Et c'était toujours avec joie, car l'orme de Hirsau était pour Uhland un merveilleux symbole, le symbole de Luther étouffant dans son monastère de Wittemberg, avide d'air et de lumière, et brisant tous les obstacles pour réaliser ses vastes desseins. La conclusion de toute la pièce, Uhland nous la donne lui-même : « Rien n'empêchera jamais la lumière de se répandre ici-bas. »

Or comment concilier avec cet hommage enthousiaste ce qu'Uhland dit de Luther dans la poésie *Geisterkelter* ? Cette pièce renferme, en effet, deux allusions à Luther, dont l'une, de prime abord, semblerait impliquer à son adresse une malice à peine voilée.

Il s'agit dans *Geisterkelter* de Weinsberg, ville célèbre par son vin et renommée aussi pour la vie joyeuse qu'on y mène. Uhland ajoute qu'à Weinsberg : « Grâce aux femmes, au vin et aux chansons, le temps ne paraîtrait pas long à Luther. »

Bei Weib und Wein und bei Gesang,
Wäre Luthern dort die Zeit nicht lang.

Ces vers se rapportent à un des *Propos de Table* de Luther : « Qui n'aime pas le Vin, les Femmes et les Chansons, demeure un fou sa vie durant. »

Wer nicht liebet Wein, Weib und Gesang,
Bleibet ein Narr sein Leben lang !

Sans doute, Uhland n'ignorait pas le peu d'importance qu'il fallait attacher à ces *Propos de Table*. La maison du Réformateur était hospitalière. Dans le cercle de ses

familiers, il oubliait peine et soucis. Ensemble, on chantait, on conversait joyeusement. Certains de ses amis l'écoutaient avec soin, et une fois rentrés chez eux, ils s'empressaient de consigner par écrit ce qu'ils avaient entendu. Plus tard, toutes ces notes ont été réunies et publiées, ce sont les *Propos de Table.* Comme Luther ne supposait pas que des paroles échangées entre amis seraient conservées pour la postérité, il lui échappait parfois certaines plaisanteries auxquelles il ne soupçonnait pas qu'on pût attacher la moindre importance, et qui, néanmoins, venant de lui, provoquent quelque étonnement.

Uhland savait tout cela. Cette citation serait donc une critique, une satire à l'égard de l'homme qu'ailleurs il entoure de sa vénération ? Assurément non. Il ne faut voir dans cette allusion que de l'humour et un humour tout particulier à Uhland.

L'humour d'Uhland n'est point l'humour des Anglais qui, au dire de Taine, est, à la vérité, « peu aimable, mais tout à fait original, de saveur piquante et même un peu amère, comme leur boisson nationale... » L'homme qui plaisante ainsi est rarement bienveillant et n'est jamais heureux. Il ne s'amuse pas « des dissonances de la vie ; au fond, il en souffre, il s'en irrite » (Taine : *Notes sur l'Angleterre,* chap. VIII). L'humour d'Uhland n'a rien de commun non plus avec l'ironie spirituelle mais trop souvent mordante, méchante même de Heine. A plus forte raison, ce n'est pas la jovialité plus ou moins licencieuse des Anacréontiques. Non, l'humour d'Uhland est fait d'une bonhomie charmante qui n'est pas dépourvue de finesse. Dans la mélancolie elle-même, il trouve des accents qui ne sont pas de la tristesse. Cet humour-là est le seul que se permette le poète. Il nous le déclare dans l'Avant-Propos de sa pre-

mière édition des *Gedichte*. « Ainsi (dans mon recueil), aux lieder plaintifs succèderont des chansons badines avec une pointe de malice, et, plaise à Dieu, quelques-unes même, spirituelles sans excès. »

Also folgen scherzhaft spitzige
Und, will's Gott, erträglich witzige !
(Vorwort zur ersten Auflage 1815).

De fait, Uhland n'abuse pas de l'esprit. Trois autres pièces encore, parmi celles qui intéressent notre sujet — et ce sera tout — auront un tour quelque peu humoristique. Nous avons nommé : *König Karls Meerfahrt,* où les péripéties d'un voyage imaginaire de Charlemagne avec ses douze Pairs en Terre Sainte sont contées avec beaucoup de verve ; *Der letzte Pfalzgraf,* poésie dans laquelle le prince palatin, Götz de Tubingue, grand chasseur devant l'Eternel, demande qu'après sa mort, on dise pour lui « une messe de chasseur qui ne dure pas longtemps » ; et enfin, la ballade : *Das versunkene Kloster*, dont nous avons déjà parlé. Demeurons bien convaincus que si Uhland a parfois plaisanté dans quelques-unes de ses pièces, il ne s'est jamais permis une critique à propos du sentiment religieux, il n'a jamais eu l'intention de blesser personne.

La seconde allusion d'Uhland à Luther, contenue dans la même poésie *Die Geisterkelter*, précise d'ailleurs les intentions fort innocentes de notre poète.

Dans cette ville de Weinsberg, où abondent les joies faciles, Luther ne manquerait pas de trouver place pour le diable et son encrier, car tous les esprits s'y donnent rendez-vous...

Auch fänd' er Herberg' und Gelass
Für Teufel und für Tintenfass.

Ces vers nous rappellent les luttes de Luther avec le démon, et l'encrier qu'il lui jeta à la figure, à la Wartburg. En effet, la première éducation de Luther, ses discussions ardentes avec ses adversaires, la période de troubles graves qui marqua l'introduction de la Réforme, tout cela lui faisait apparaître le monde sous des formes plastiques, vivantes, merveilleuses. Il se représentait parfois l'univers comme enveloppé dans une lutte de géants dont les antagonistes irréconciliables sont les puissances sataniques et Dieu avec ses anges. Aussi, dans les écrits de Luther, est-il souvent question du démon.

On veut le dissuader de se rendre à Worms, pour se disculper : « J'irai, dit-il, y eût-il dans cette ville autant de diables que de tuiles sur les toits. » (Pfender, p. 53.)

A la Wartburg, il refuse d'aller à la chasse, car : « La chasse, n'est-ce pas l'image du diable poursuivant les âmes innocentes ? » (P. 59.)

Un de ses ouvrages de polémique a pour titre : « Contre la Papauté romaine instituée par le diable. »

Souffre-t-il d'une maladie des intestins, il la considère comme envoyée par le diable. (P. 60.)

Le démon, pour lui, n'aime pas la musique. « La musique est un des plus beaux, des plus magnifiques présents de Dieu. Satan en est l'ennemi. Par elle, on chasse les tentations et les mauvaises pensées. Le diable n'y résiste pas. » (P. 106.)

Cette pensée du démon, qui poursuivait sans cesse Luther et qui chez lui était devenue comme un état d'obsession, avait sans doute frappé Uhland. L'occasion se présentant, notre poète se permit d'y faire allusion.

Concluons. La *Divine Comédie*, de Dante, le *Paradis perdu*, de Milton, la *Messiade*, de Klopstock, voilà des

poèmes épiques de forme généralement aussi objective que beaucoup de pièces des *Gedichte*. Comme les poésies d'Uhland, ces poèmes révèlent l'influence profonde de la Bible sur leurs auteurs. Néanmoins, outre la donnée du sujet qui varie, ces œuvres diverses se différencient entre elles, en cela aussi, qu'elles caractérisent une époque, un milieu, des croyances, et que le poète a su adapter son poème à cette époque, à ces croyances, à ce milieu. Si l'*Enfer*, de Dante, est si goûté des Italiens, n'est-ce point à cause de ses images grandioses, de ses tableaux pleins de vie où le merveilleux abonde, de ses riches décors parfaitement en harmonie avec un culte religieux qui aime à se répandre au dehors ? Le *Paradis perdu*, au contraire, nous présente des caractères fortement trempés, portant l'empreinte de la période de discordes et de luttes où vivait Milton. Quant à la *Messiade* qui chante le Christ Rédempteur, devant lequel tout Allemand s'incline avec respect, elle apparaît à l'heure où la littérature allemande s'efforce de voler avec ses propres ailes, renonçant désormais à demander son inspiration à des sources étrangères, et se montre justement jalouse de créer une poésie vraiment nationale.

De même, les *Gedichte* s'inspirent des textes bibliques en même temps que des vieux chants populaires et rendent un hommage à la fois éloquent et discret au Promoteur de la Réforme en Allemagne, parce que, dans la pensée d'Uhland, ses poésies étaient appelées à refléter les sentiments religieux de ses contemporains, à une époque où les discussions théologiques avaient perdu beaucoup de leur acuité des siècles passés. Parmi tant de strophes d'inspiration biblique, on ne sait trop ce qu'on doit le plus admirer ou de cette noble simplicité qui n'altère point la pureté de l'original, ou de ce charme de poésie qui

se dégage de l'heureuse collaboration de l'auteur sacré et du poète croyant, ou enfin de cette sincérité qui, par certains traits, les uns à peine estompés, les autres accusés davantage, souligne la personnalité du poète et nous découvre ses sentiments les plus intimes.

CHAPITRE VI

L'ÉLÉMENT CATHOLIQUE DANS LES « GEDICHTE »

I. L'élément catholique existe dans les « Gedichte ». — II. A quelles influences faut-il l'attribuer ?

§ I. — *L'élément catholique existe dans les* Gedichte.

A côté de l'élément protestant qui résulte des sentiments intimes de leur auteur, les *Gedichte* renferment un élément catholique, celui-là tout objectif et provenant d'influences que nous aurons à préciser. Chez Uhland, l'idée catholique se manifeste dans quelques pièces où le poète nous parle de la Vierge Marie, dans les légendes pieuses qui forment le sujet de plusieurs ballades ou romances, et enfin dans les poésies où il est fait allusion aux croisades.

Pour célébrer la Sainte Vierge, Uhland semble parfois emprunter au Cantique des Cantiques ou bien encore aux naïves antiennes liturgiques du *Salve Regina* et de l'*Alma Redemptoris Mater* leurs expressions les plus suaves et les plus imagées.

Marie, c'est la Vierge douce et tendre, c'est l'heureuse créature qui a vu les sourires de l'Enfant-Dieu ; elle est douce comme une mère, elle est la mère de notre Dieu ; elle est l'étoile qui nous guide, elle est le port paisible ouvert à tous ; c'est à elle que va la prière confiante du marin...

(O Gott) Du lagst, ein lächelnd Himmelskind,
Im Arm der Jungfrau süss und lind.
(Gesang der Nonnen).

(Maria) sah so muttermild,
Herunter auf die Reine.
(Die Nonne).

Nimm' Du sie (meine Krone), Reine, Milde.
(Jungfrau Sieglinde).

Du, reine Gottesmutter. . . . .
Dem verirrten in der Wildnis
Gläntzt ein goldner Leitstern dort. .
Dem Verstummten auf dem Meere
Öffnet sich ein stiller Port. . . .
Und der Schiffer kniet am Ruder,
Bis er leis' sein Ave sprach.
(Der Waller).

Marie a ses sanctuaires privilégiés où elle prodigue ses grâces et ses bénédictions, où elle accomplit ses miracles : « Sur la côte rocheuse de la Galice s'élève un saint asile de grâces, où la Mère immaculée de Dieu dispense les trésors de ses bénédictions... Dans son sanctuaire, elle multiplie les miracles !... »

Auf Galiciens Felsenstrande,
Ragt ein heil'ger Gnadenort,
Wo die reine Gottesmutter
Spendet ihres Segens Hort. . . .
.....in ihrem Heiligtum
Wirkt sie Wunder mancher Art.
(Der Waller).

A Paris, le tableau de Raphaël, la Vierge à la Chaise, avait produit sur Uhland une très profonde impression. De retour à Tubingue, il composa, en l'honneur de la Vierge Marie, un sonnet si touchant qu'un lecteur peu averti

l'attribuerait volontiers à un fervent catholique. Cette pièce, où les sentiments de confiance du poète en la Vierge secourable sont exprimés avec une émotion réelle, offre un contraste saisissant avec toutes les autres poésies d'Uhland à tendances catholiques, mais exclusivement objectives. Le caractère tout spécial de cette pièce s'explique d'abord par des raisons esthétiques. Qui pourrait contempler le chef-d'œuvre de Raphaël sans subir sa victorieuse emprise ? Ensuite et surtout, on ne peut douter que le milieu catholique où notre poète a vécu, à Paris, n'ait exercé sur lui une certaine influence. Voici cette poésie, intitulée *Madonna della Sedia* et qui fut imprimée seulement après la mort d'Uhland :

Image divine, bien souvent je t'ai vénérée,
Tantôt me pressant contre toi comme ton Enfant auprès de sa [Mère,
Tantôt te regardant comme Jean lorsqu'il regardait ton Fils :
A tes côtés, je donnais un aliment à ma foi.

Oh ! je l'ai bien senti, si dans la nuit sombre,
Un frisson glacé envahissait mon âme,
Lorsque nulle douce image de vie ne me réconfortait,
Aux jours où les plus belles visions devenaient des apparitions terri- [fiantes.

A ces heures, tu t'épanouissais reflétant le Ciel,
Auréolée de splendeur et de lumière,
Et tu venais réconforter mon cœur angoissé.

Certes ! la bénédiction de Dieu rayonnera encore sur la terre,
Aussi longtemps que fleuriront ici-bas avec l'innocence de l'Enfant,
L'angélique et inlassable bonté de Femmes au cœur pur.

(*Œuvres posthumes*, 1811).

C'est encore la bonté compatissante de Marie qui rayonne si doucement dans la ballade : *Legende*.

Une femme enceinte va être surprise par les flots auprès

du mont Saint-Michel. Elle invoque alors Jésus, Marie et saint Michel. Voici que la douce Mère de Dieu, la sainte Reine des cieux, pleine de miséricorde, jette un voile à l'infortunée. Ce voile miraculeux la protège contre le choc des vagues : elle est sauvée.

> Die süsse Gottesmutter oben. . . .
> Die heil'ge Herrin voll Erbarmen,
> Wirft einen Schleier hin der Armen,
> Die, unter solcher Decke Schutz
> Bewahrt ist vor der Wellen Trutz.
>
> (Legende).

Dans son *Tagbuch*, à la date du 22 octobre 1810, Uhland résume cette légende, empruntée à un manuscrit de notre Bibliothèque nationale : « Chi commence d'une grosse feme ». Le 2 mars 1811, il déclare l'avoir traduite en grande partie, et il lui donne alors pour titre : *Légende de la femme enceinte.*

Cette poésie nous rappelle la légende pyrénéenne de Bétharram, suivant laquelle la Sainte Vierge tendit un rameau à une jeune fille qui se noyait et la sauva.

Signalons encore une strophe de la pièce déjà citée : *Der Waller.* Ces quelques vers forment un tableau pittoresque et rappellent avec une netteté remarquable les différentes pénitences publiques exigées autrefois par l'Eglise catholique. Le poète insiste particulièrement sur la peine imposée à l'homicide. Ce crime était rangé avec l'apostasie et l'adultère parmi les péchés dits *irrémissibles.*

Après les joyeux pèlerins, en état de grâce, en voici d'autres qui s'avancent les pieds nus dans la poussière, vêtus de cilices de crin et les cheveux couverts de cendre. Ce sont ceux que l'Eglise a privés de la Communion des fidèles ; il leur est simplement permis de s'agenouiller

devant la porte des temples sacrés. Enfin, arrive le pèlerin coupable d'avoir donné la mort à son frère. Il porte autour de ses reins un anneau de fer rouillé ; les chaînes de ses bras et de ses pieds font résonner chacun de ses pas. Il a dû faire forger avec sa propre épée le lourd anneau qui l'enserre.

Doch den heitern Pilgern folgen
Andre, barfuss und bestaubt,
Angetan mit härnen Hemden,
Asche tragend auf dem Haupt.
Solche sind's die der Gemeinschaft
Frommer Christen sind beraubt,
Denen nur am Tor der Kirche
Hinzuknieen ist erlaubt.
Und nach allen keuchet einer. . . .
Einen Reif von rost'gem Eisen
Trägt er um den Leib geschirrt,
Ketten auch um Arm' und Beine,
Dass ihm jeder Tritt erklirrt !

(Der Waller).

Dans les quelques légendes qui suivent, nous trouvons, non point du Catholicisme proprement dit, mais l'expression de la foi simple et naïve d'une époque antérieure à la foi raisonneuse du Protestantisme. Uhland qui était un croyant et qui se plaisait aux manifestations de l'âme populaire, ne pouvait manquer de goûter ces récits pieux du moyen-âge. Il a dû les lire avec une émotion véritable, soit dans le texte original, soit dans des recueils analogues à l'ouvrage de Jacques de Voragine, sans chercher à railler comme aurait fait un Henri Heine. Ce sont les sentiments inspirés par ces lectures, respect et sympathie pour la foi populaire, que nous retrouvons dans ces ballades où le merveilleux chrétien occupe tant de place.

Saint Georges est le héros de deux légendes pieuses

groupées sous le titre unique de : *Sankt Georgs Ritter.*

Le son éclatant des trompettes retentit devant Saint-Etienne-de-Gormas, car Almanzor, roi des Maures, arrive de Cordoue pour prendre la ville d'assaut. Déjà la troupe des chevaliers de Castille est prête au combat. Tous réclament Pascal Vivas, le plus illustre d'entre eux. Mais Pascal est entré dans la chapelle de Saint-Georges ; il a laissé à la porte son cheval, sa lance et sa cuirasse : il prie à genoux devant l'autel. Il demande la victoire pour les armes chrétiennes. Pendant que Vivas est absorbé dans sa prière, le Saint descend du ciel, revêt l'armure du chevalier, monte sur son cheval et met en fuite l'armée des infidèles.

> ... Der Ritter knieet betend
> Vor dem heiligen Altar. . . . . .
> Sankt Georg, der treue, wacht ;
> Aus der Wolke steigt er nieder,
> Legt des Ritters Waffen an,
> Setzt sich auf das Pferd des Ritters
> Fleugt hinunter in die Schlacht. . .
> Und es flieht die Mohrenschar.

Une autre fois, le Maure Fatiman, neveu d'Almanzor, pénètre par surprise auprès de la comtesse Julie et s'empare d'elle. Dix cavaliers Maures accompagnent le ravisseur. Au matin du troisième jour, ils arrivent auprès de la chapelle de Saint-Georges. Devant la statue du Saint, la comtesse dont l'honneur et la foi courent grand danger, invoque la protection de celui qui jadis a terrassé le Dragon. Voici que la statue de Saint Georges s'anime, le Saint descend de sa niche, monté sur son blanc coursier. Sa lance, brandie avec vigueur, frappe Fatiman ; l'infidèle est renversé à terre comme, autrefois, l'avait été le Dragon. Aussitôt, les cavaliers Maures prennent la fuite et la com-

tesse Julie adresse à son céleste protecteur de ferventes actions de grâces.

Weinend und die Hände ringend,
Ruft die Gräfin Julia :
« Sankt Georg, Du heiliger Streiter,
« Hilf mir aus des Drachen Macht ! »
(Sankt Georg) Trifft den Räuber Fatiman,
Der sich gleich am Boden krümmet,
Wie der Lindwurm einst getan.
(Sankt Georgs Ritter, I, II).

La seconde de ces légendes est de pure imagination. Quant à la première, Uhland a trouvé des documents dans la romance de Lorenzo de Sepulveda : *San Estevan de Gormaz* (Romancero général de Duran, I, 468). D'après la tradition rapportée dans cet ouvrage, le combat entre le comte Garcias Fernandez de Castille et le prince maure de Cordoue, Almanzor, aurait eu lieu en 979.

La Légende dorée (p. 232) nous montre saint Georges qui accourt prêter assistance aux défenseurs de la foi et leur assure la victoire. Durant la croisade, comme les chrétiens allaient assiéger Jérusalem, un jeune homme merveilleusement beau apparut à un prêtre. Il lui dit qu'il était saint Georges, chef des armées chrétiennes. Mais les croisés n'osaient escalader les échelles pour prendre la ville d'assaut. Soudain, saint Georges se présente à eux, vêtu d'une blanche armure qu'orne une croix rouge. Il leur fait signe de le suivre sans crainte. Les chrétiens ainsi réconfortés s'élancent à l'assaut et entrent en vainqueurs dans Jérusalem. Cette même *Légende dorée* (p. 226) nous raconte encore, et dans tous ses détails, la victoire de saint Georges sur le Dragon, à laquelle il est fait allusion dans la seconde légende.

Uhland a-t-il connu la *Légende dorée* et, par suite, s'en

est-il inspiré ? C'est fort possible ; lors de son séjour à Paris, il fréquentait assidûment notre Bibliothèque nationale et compulsait avec intérêt nombre d'ouvrages relatifs au moyen-âge. En tout cas, l'image de saint Georges terrassant le Dragon lui était familière ; elle figurait sur le blason de Tubingue.

Voici d'autres légendes qui racontent l'éternelle lutte du démon et de l'ange, lutte dont l'âme du chrétien est souvent l'enjeu.

Unstern, comme son nom l'indique, est né sous une bien mauvaise étoile ! Pendant toute sa vie, quelque événement imprévu n'a cessé de faire obstacle à un bonheur qu'il était sur le point d'atteindre. Il meurt. Sa vie, qui a été un combat de tous les instants, lui aura sûrement mérité le ciel. Il a compté sans le démon qui se présente et veut entraîner Unstern avec lui. Voici pourtant qu'un ange, resplendissant de lumière, arrache l'infortuné au pouvoir du Malin, qui est précipité en enfer, tandis que Unstern va jouir au Ciel de ce bonheur qui l'a fui ici-bas.

> Da erscheint ein lichter Engel
> Rettend . . . .
> Donnert flugs den schwarzen Bengel
> In die tiefste Höllenkluft,
> Schwebt der goldnen Himmelsferne
> Mit dem armen Unstern zu.
>
> (Unstern).

Au temps où vivait Richard-sans-Peur, comte de Normandie, un ange et le démon se disputèrent l'âme d'un pauvre moine, très pieux jusqu'alors. Cédant à une tentation de l'Esprit du Mal (car, plus une âme est belle, plus ce dernier la convoite), le bon frère avait quitté son couvent la nuit et était sur le point de devenir infidèle à ses vœux.

Arrivé à la passerelle jetée sur la rivière, il fait un faux pas et se noie. Le démon veut emporter l'âme du moine ; mais l'ange s'y oppose, prétendant que la faute n'était pas encore consommée. D'un commun accord, on décide de soumettre le différend à Richard-sans-Peur. Le comte déclare qu'il faut rendre la vie au moine et le mettre sur la passerelle, exactement à l'endroit d'où il est tombé à la rivière : l'on verra alors de quel côté il se dirigera. Or, le moine, tout ruisselant d'eau et confus de se voir en si piteux état, n'a rien de plus pressé que de regagner son couvent.

... Ein Teufel gleich die Seele nahm,
Er wollte zur Hölle ziehen ;
Da trat ein Engel vor ihn hin.
Sie täten um die Seele streiten. . . . .
(Richard) kürzlich diesen Ausspruch tat :
« Die Seele gebt dem Leib zurücke
« Und stellt das Pfäfflein auf die Brücke,
« Dahin gerade, wo es fiel ! » . . . . .
Als sich der Bruder wieder fand. . . .
Zog schneller er zurück den Schritt, . .
Er floh in grösster Hast nach Haus,
Verkroch sich, wand die Kleider aus !
(Graf Richard Ohnefurcht).

La *Légende dorée* (p. 439) rapporte une aventure analogue. Mais, au lieu de Richard-sans-Peur, c'est la Sainte Vierge qui intervient en faveur du moine. Et, coïncidence pour le moins curieuse, le ton parfois humoristique de la version d'Uhland se retrouve, çà et là, dans la légende de Jacques de Voragine !

Viennent ensuite les pactes avec le démon. Le pacte infernal, étant essentiellement mauvais, entraîne toujours, au dénoûment, le châtiment du coupable.

Rechberger était un jeune seigneur qui s'entendait fort

bien à détrousser les passants. Une nuit, il se cache dans une église pour surprendre et dévaliser des marchands. Sorti de l'église, alors qu'il croit le moment favorable, il s'aperçoit qu'il a oublié son gantelet sur un cercueil. Mais le démon s'en est déjà emparé et lui demande de le lui prêter pour une année. Le jeune seigneur y consent ; à peine le pacte conclu, il apprend que, dans un an, il mourra. Vite, Rechberger entre dans un couvent, espérant, par là, échapper au sort qui le menace. Sans aucune vocation pour son nouvel état, il ne fait pas pénitence, et, au bout d'un an, un cheval noir l'emporte en enfer.

Da sprach der Geist mit wilder Gier. . .
« So leihe mir auf ein Jährlein
« Das schmucke, schmeidige Pärlein ! »
« Ein Jährlein ich sie dir gern leih,
« So kann ich erproben des Teufels Treu' ».
(Junker Rechberger).

Pour cette légende, Uhland s'est contenté de mettre en vers, en y apportant de très légères modifications, un récit conté dans le livre : *Mira præsagia mortis*, par Jean-Frédéric Stockhausen, prédicateur à Gosslar. (Francfort et Leipzig, 1694).

Une autre ballade, *Das Nothemd*, a été inspirée à notre poète par un ouvrage de Dobeneck, édité par Jean Paul, en 1815 : *Des deutschen Mittelalters Volksglauben und Heroensagen*, p. 164. — Dobeneck avait puisé lui-même ce récit dans le livre : *De præstigiis dæmonum*, liv. IV, chap. XV, par Wierus. Ce dernier ouvrage renferme une description très complète de cette *Chemise de détresse*. Elle préservait les guerriers des atteintes des flèches, des balles et de toute blessure. En outre, elle facilitait la délivrance des femmes enceintes.

Suivant la légende rapportée par Uhland, ce vêtement de détresse, pour rendre invulnérable, doit être tissé la nuit de Noël, de la main d'une vierge, avec l'aide des puissances infernales. Une jeune fille façonne à son père une de ces chemises mystérieuses. Mais, elle n'a pas su rester pure et son père est tué par celui qu'elle aimait d'un amour coupable.

Die Hölle hab' ich genannt,
Doch nicht jungfräulich war die Hand ;
Der dich erschlug, ist mir nicht fremd ;
So spann ich, weh ! dein Totenhemd.
(Das Nothemd).

La ballade du comte Richard-sans-Peur est comme le commentaire dramatisé de la doctrine catholique sur l'efficacité souveraine de la prière contre les embûches du démon.

Chaque fois que le comte Richard de Normandie passait devant une église, il y entrait pour prier, lorsqu'elle se trouvait ouverte. Sinon, il faisait ses dévotions à la porte du sanctuaire. Un soir, il pénètre dans la chapelle d'un couvent, baise la terre et commence ses oraisons. Voici que l'Esprit malin se présente devant lui. Sans se troubler, Richard poursuit sa prière, fait un signe de croix et ajoute : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Alors seulement, il entre en lutte avec le démon qu'il ne tarde pas à terrasser.

So traf er in der Nacht einmal
Ein Münster . . . .
Im innern einen Leichnam fand. . . . . .
Den Boden küsst' er (Richard) der ihm heilig...
Sprach dann, sich segnend : « Herr, meine Seel'
Zu deinen Händen ich empfehl' »,
Da sah er das Gespenst aufstehen,

Sich drohend ihm entgegenrecken. . . . . .
Er schlug das Haupt ihm in zwei Teile.
(Graf Richard Ohnefurcht).

Le grand fait historique de l'Eglise catholique au moyen-âge, ce furent les Croisades. Aussi bien, dans certaines des poésies d'Uhland, il est question des Croisades. C'était là, d'ailleurs, un sujet qui évoquait pour notre poète de glorieux souvenirs de famille. Jean-Michel Uhland, l'arrière-grand-père de l'auteur des *Gedichte*, avait pris part, en 1688, à la guerre contre les Turcs. Il était présent à la prise de Belgrade, en qualité de quartier-maître. De retour à Tubingue, l'ancien soldat avait fait graver au-dessus de sa maison un bras avec un yatagan.

Sans confondre les Croisades du moyen-âge, inspirées par la foi ardente de l'époque, avec les guerres modernes contre les Turcs, commandées par les nécessités politiques, nous pouvons supposer que ces souvenirs d'une campagne victorieuse, à laquelle le peuple chrétien avait applaudi, s'ajoutant aux influences plus immédiates que nous indiquerons plus loin, déterminèrent le poète à consacrer quelques strophes aux hauts faits des Croisés.

Pour Uhland, la vraie raison qui a engagé les Croisés à s'expatrier et à guerroyer au loin, c'est leur esprit de foi, cet esprit de foi si profondément ancré dans l'âme de notre poète.

Dieu se cache, ses voies sont mystérieuses, mais un jour il est apparu visible à son peuple. Aussi, on comprend pourquoi des pèlerins sans nombre quittèrent leur patrie, pourquoi des armées combattirent sur des rives lointaines. C'était afin de pouvoir encore prier sur le tombeau du Christ et baiser dans une pieuse ferveur la Terre sacrée que son pied divin avait foulée.

Wenn Pilger ohne Zahl vom Strande stiessen,
Wenn Heere kämpften an der fernsten Küste :
Nur um an deinem Grabe noch zu beten
Und um in frommer Inbrunst noch zu küssen
Die heil'ge Erde, die dein Fuss betreten.
(An den Unsichtbaren).

Les Croisades étaient donc pour les preux de jadis comme un pieux pèlerinage.

Graf Eberhard im Bart...
Kam auf frommer Fahrt
Zu Palästinas Strand
(Graf Eberhards Weissdorn).

Toutefois, en Terre Sainte, on se battait, on souffrait, on mourait héroïquement. C'était là aussi un attrait bien puissant pour les seigneurs batailleurs de cette époque !

C'est le châtelain de Coucy qui, en mainte journée, a déjà combattu en Terre Sainte. Tout à coup, une flèche traversant la croix et la cuirasse le frappe en plein cœur.

Als er schon im heil'gen Lande,
Manchen heissen Tag gestritten,
Fährt ein Pfeil durch Kreuz und Panzer,
Trifft ihm noch das Herze mitten.
(Der Kastellan von Coucy).

En ces mêmes temps pieux de la Chevalerie, un guerrier intrépide qui était aussi un poète, va combattre en Palestine. Percé de flèches, il gît dans la poussière.

Ein Sänger in den frommen Rittertagen,
Ein kühner Streiter in dem heil'gen Lande.
Durchbohrt von Pfeilen lag er auf dem Sande.
(Vermächtniss).

Signalons enfin les deux pièces suivantes : *König Karls Meerfahrt* et *Schwäbische Kunde*. Ces pièces sont de simples récits humoristiques, d'où l'on ne peut rien déduire en faveur du sentiment religieux chez Uhland. Constatons néanmoins que leur sujet est emprunté à l'époque des Croisades.

§ II. — *A quelles influences faut-il attribuer cet élément catholique des* Gedichte ?

Ainsi, Uhland, luthérien convaincu, fait dans ses *Poésies* une place importante aux croyances de l'Eglise catholique, à ses traditions, à ses légendes, à un des événements les plus marquants de son histoire. En cela, se manifeste la puissance objective du poète, capable de représenter un monde d'idées qui n'est pas le sien. Mais, ces idées, à qui en est-il redevable ? En d'autres termes, sous quelques influences Uhland a-t-il composé certaines pièces à tendances catholiques ?

Sans doute, l'éducation franchement chrétienne, mais en même temps très libérale, qu'il avait reçue au foyer familial, avait fait de lui le contraire d'un esprit étroit et d'un sectaire. Devenu homme, il se rappelait que, petit enfant, il accourait jadis à Rottenburg, heureux d'assister aux gracieuses processions de la Fête-Dieu. Le poète ne manquait pas non plus de trouver un charme réel, une force toute persuasive dans une religion dont les cérémonies extérieures, multipliées comme à dessein, et entourées parfois d'une pompe grandiose, parlent si éloquemment à l'imagination et aussi au cœur de ses fidèles, afin de pénétrer plus sûrement jusqu'à leur intelligence.

D'autre part, sans avoir autant voyagé que Gœthe,

Uhland eut l'occasion, en France, en Suisse, en Italie, de prendre contact avec des catholiques, d'assister aux manifestations de leur culte, en un mot, de vivre quelques heures de leur vie religieuse. Ces spectacles nouveaux ont enrichi son imagination d'une foule d'impressions ; il a observé en esprit avisé les choses et les gens, puis, il a décrit, dans quelques-unes de ses poésies, ce qu'il a vu et senti.

Une autre influence, plus sérieuse encore, décisive même, s'est exercée sur Uhland. C'est celle du Romantisme allemand, favorable au Catholicisme. Passionné pour le moyen-âge, ce Romantisme devait remettre en honneur certaines formes par où s'est alors manifestée la foi des ancêtres, ouvrant ainsi des horizons nouveaux à la poésie.

Les poètes romantiques réhabiliteront l'art gothique. Ils chanteront les vieilles églises d'autrefois. Ils ressusciteront les preux bardés de fer. Ils mettront en pleine lumière l'individualisme du chevalier errant, qui relevait de sa seule épée, comme aussi l'héroïsme, téméraire parfois, des Croisés à la foi robuste. Ils tireront les merveilleuses légendes des Saints de la poussière des bibliothèques où elles dormaient depuis des siècles. Les burgs hantés, les différentes manifestations du Satanisme n'auront plus de secrets pour eux.

En outre, les Romantiques ont professé le culte de la femme. Les poètes de la nouvelle Ecole adresseront alors leurs hommages à la Vierge Marie, la femme idéale, la créature incomparable, la seule à qui s'appliquent les paroles de l'Ecriture : « Tota pulchra es, et macula non est in te ». (Cant. des Cant., IV, 7.)

Sous l'influence de ce Romantisme qui a groupé, en une phalange remarquable, la plupart des poètes, ses contemporains, Uhland, très jeune encore, va chercher, le plus

souvent, son inspiration dans le moyen-âge, si riche en trésors presque inexplorés.

Volontiers, les romantiques ont évoqué l'Espagne, pays de foi naïve et patrie traditionnelle de l'honneur chevaleresque. Cette influence romantique jointe au goût personnel d'Uhland pour toutes les manifestations de la foi populaire, l'ont conduit à emprunter aux *Romanceros* et à d'autres sources espagnoles, le sujet de quelques-unes de ses pièces. C'est ainsi que l'action des deux ballades du *Chevalier de saint Georges*, de la légende *Der Waller* et de quelques autres, se passe en plein moyen-âge espagnol.

Uhland collabore au *Sonntagsblatt*, publication réservée exclusivement aux initiés, aux fervents adeptes du Cénacle romantique. Poésies, satires, fragments de romans et de drames, causeries sur les sujets les plus divers, pages de musique, entre autres, une cantate sur la Naissance du Christ avec chœurs d'anges et de bergers, dessins et caricatures, tel était le vaste programme que la feuille nouvelle se proposa de réaliser. Parfois le *Sonntagsblatt* imprimait des *Cantiques spirituels* (Geistliche Lieder), au nombre desquels nous pouvons citer celui de Kerner sur la Vierge Marie, et très probablement aussi la poésie d'Uhland, *Gesang der Nonnen*, composée en 1806, précisément à l'époque où se publiaient ces *Cantiques spirituels* (Uhlands Briefwechsel, p. 22, 26, 42).

A l'encontre de Henri Heine, c'est pour toujours et non pas seulement pour les années de sa jeunesse, qu'Uhland reste épris de « sa douce et gente petite fiancée, la Muse romantique, née Poésie ». A la suite de Gœthe, nouveau Prince Charmant, il ira tout là-bas, dans le vieux castel enchanté, arracher à son mystérieux sommeil, la moderne Belle au Bois Dormant, blonde fille de la Germanie, la Poésie allemande.

Le Romantisme, avons-nous dit, affichait au pays de notre poète des tendances catholiques. Bien plus, certains poètes romantiques professaient eux-mêmes le Catholicisme. Toutefois, le Catholicisme de plusieurs d'entre eux était parfois un peu mièvre, d'un pessimisme maladif, ou d'un mysticisme exagéré ou encore inclinait volontiers vers le panthéisme. A bon droit, ce Catholicisme-là pouvait paraître fort suspect.

« Lors de mon entrée dans la carrière littéraire, dit Wilhelm Schlegel (1767-1845), dans un passage de ses Œuvres françaises, nous réveillâmes les souvenirs du moyen-âge. de ces siècles si vigoureux et en même temps si croyants. Nous ramenâmes dans la poésie les sujets chrétiens qui étaient entièrement passés de mode. C'était une prédilection d'artistes ! »

Avec Tieck (1773-1853), les idées religieuses nous sont présentées souvent par un esprit plutôt humoristique que convaincu. Tieck écrit sa Tragédie : *La vie et la mort de sainte Geneviève*, avec prologue et épilogue dits par saint Boniface. Ce saint se fait connaître ainsi : « Je suis le brave saint Boniface... Ecoutez une histoire du bon vieux temps, du temps où l'on estimait encore la religion et la vertu... »

Voici maintenant la Pléiade des Romantiques illuminés. C'est Novalis (1772-1801) qui voit mourir Sophie de Kühn, sa jeune fiancée. Il se figure alors que c'est elle qui vit, tandis que lui-même reste plongé dans les ombres de la mort. Il se demande sérieusement si la volonté de l'homme qui transforme le monde, ne serait pas assez puissante pour franchir les portes de l'Eternité !

C'est Brentano (1778-1842) qui, suivant son expression fortement imagée, « se crée un monde féerique planant au-dessus de la réalité, comme un ciel étoilé au-dessus d'une grenouillère ».

Vers la même époque, Arnim (1781-1831) publie : *La Pauvreté, la Richesse, la Faute et la Pénitence de la Comtesse Dolorès*. A la fin de l'action, des personnages que l'on croyait morts, et qui l'étaient réellement, reviennent, à l'état de fantômes, et les derniers épisodes de l'œuvre forment une véritable Nuit de Valpurgis.

Quant à Kerner (1786-1862), il enregistre scrupuleusement les nouvelles de l'Autre Monde que lui apporte régulièrement la jeune cataleptique de Prevorst, Frédérique Hauffe. Le Romantisme de l'ami d'Uhland est aussi bien pessimiste. Il fait l'éloge du sapin, parce qu'avec six planches taillées dans cet arbre on fabriquera un jour notre cercueil, et l'éloge du lin, qui servira à tisser notre linceul.

Sans doute, nous ne voulons pas prétendre que tous les écrits où ces poètes ont abordé des sujets religieux portent l'empreinte d'une tournure d'esprit aussi bizarre. Mais il importait de mettre quelques-unes de leurs conceptions religieuses en parallèle avec le Christianisme, si vivant, si raisonnable d'Uhland.

Pour Uhland, comme pour Heine (1799-1856), la Muse allemande ne doit pas être une « nonne languissante, ni une jouvencelle des antiques châteaux, sottement orgueilleuse de ses ancêtres illustres ». Notre poète veut qu'elle redevienne une noble fille de l'Allemagne, aussi pure que belle, aussi pieuse que bonne, active et vaillante, comprise et aimée de ce peuple en qui sont incarnés les gloires d'autrefois, comme aussi, les espoirs de l'avenir !

En définitive, les pièces d'Uhland à tendances catholiques, de même que le reste de son œuvre, manifestent l'influence très réelle du Romantisme. Cette influence, l'auteur des *Gedichte* l'a subie avec une sagesse, une mesure qui lui a valu l'honneur d'être appelé *le Classique des*

Romantiques. D'autre part, son catholicisme est resté tout objectif. Il ne se convertit pas comme certains romantiques. Luthérien orthodoxe, il est convaincu de posséder la vérité. Loyalement, dignement, il s'en va glanant dans les champs du passé. Il poursuit sa route parallèlement aux catholiques sincères et à certains convertis du Romantisme dont le Catholicisme revêt les formes d'une vague religiosité.

CHAPITRE VII

LA RELIGION ET LA PATRIE DANS LES « GEDICHTE »

I. La religion et le patriotisme. — II. La religion et la politique intérieure.

§ I. — *La religion et le patriotisme.*

Ovide, après avoir joui pleinement de la faveur des princes, alla terminer tristement sa vie en exil, loin de ses amis, Horace et Virgile, loin des splendeurs de la Rome impériale, loin des frais ombrages de Tibur, loin de tout ce qu'il appelait « le doux sol natal » :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit . . . .
(I. Pontiques).

Sans doute, cette plainte du poète exilé traduit un sentiment naturel à l'homme : l'amour de la patrie. L'auteur des *Tristes* et des *Pontiques* aime sincèrement son pays. Mais s'il le regrette, n'est-ce point surtout à cause du bonheur qu'il y a goûté jadis, à cause de la vie large et facile qui a été la sienne, et, par suite, ses plaintes patriotiques n'apparaissent-elles pas mélangées de beaucoup d'égoïsme ?

Le patriotisme d'Uhland, profond et ardent, repose sur des motifs plus élevés. Il aime sa patrie pour elle-même, avec le plus noble désintéressement, disposé à lui faire tous les sacrifices. Chez Uhland, l'amour de son pays est comme un culte, comme une religion, ou plutôt, il se confond avec

la religion elle-même. Aux yeux de notre poète, il est dans les desseins de Dieu que la patrie allemande poursuive sa glorieuse mission à travers les siècles. Dieu la protège, il la veut grande et prospère. Les ennemis du sol allemand sont les ennemis de Dieu même. Celui qui vole à sa défense est plus qu'un héros, c'est déjà un prédestiné !

L'enfance d'Uhland, une partie de sa jeunesse s'étaient écoulées sous la domination étrangère, alors que nos armées victorieuses avaient démarqué toutes les frontières et que l'Europe frémissante s'inclinait malgré elle sous les plis de notre drapeau. Uhland ressent au plus intime de lui-même la honte d'une telle humiliation et la douleur du jeune patriote éclate dans une de ses premières poésies :

« Ecoutez, ô mes nobles concitoyens, écoutez la voix de notre Patrie, cette voix angoissée, entrecoupée de soupirs. Là où naguère encore fleurissait le bonheur, là où régnait le bien-être, on ne rencontre plus que des monceaux de ruines, incendiées par la guerre... Apprenez, ô mes nobles compatriotes, ce que notre patrie réclame de vous. Courez vaillamment aux armes, à ces armes que trop longtemps vous avez laissé se rouiller. Reprenez courage, chargez l'ennemi avec une sainte ardeur et, désormais, restez unis ! Quelle a été jadis la cause de l'héroïsme des Fabius, des Scevola ? C'est l'amour le plus noble, le plus pur pour leur patrie bien-aimée. Ils bénissaient les coups qui les envoyaient à la mort. Oui, mourir pour la patrie leur semblait bien doux. Et vous autres, songez que le Ciel est réservé aux pieux guerriers ! »

Höre, edler Bürger, höre,
Ängstlich ruft das Vaterland ! . . .

Hört, ihr edeln Bürger, höret !
Seufzend ruft das Vaterland. . . .

Wo kaum noch das Glück und der Wohlstand geblüht,
Da stürzen Ruinen, vom Kriege durchglüht.
Höre, edler Bürger, höre !
Was das Vaterland verlangt !
Greife mutig zum Gewehre,
Das schon längst verrostet hangt !
Ermannt euch, ihr Bürger, und stürzt in den Feind,
Mit heiligem Eifer und treulich vereint !
. . . .

Jenes Fabiergeschlechte. . . . . .
Scävola'n . . . .
Ha, sagt ! was bewog die heroische Schar ?

Nur die schönste, reinste Liebe
Für das teure Vaterland ;
Und sie dankten noch dem Hiebe,
Der sie in den Tod gesandt.
Ja ! sterben für's Vaterland dünkte sie süss ;
Auch bleibt ja den Frommen der Himmel gewiss.
(Vaterlandsliebe- Jugendgedichte, 1801).

Prendre les armes lorsque l'Allemagne est envahie, mourir en défendant son pays, c'est donc, pour Uhland, accomplir un pieux devoir, c'est mériter le Ciel. Car Dieu aime la patrie allemande ; l'intégrité de son sol lui est sacrée, il étend sa protection sur tous les Allemands.

Aussi, le jour des triomphes légitimes n'est plus bien éloigné. La victoire sourit enfin aux Alliés, après le récent désastre éprouvé près de Langres (3 mars 1814). Leurs faux amis déjà les bravaient ; ils se riaient d'eux méchamment, ils les couvraient de leur mépris. Mais Dieu n'abandonne jamais les siens, il ne rit pas de ce qui lui est sacré... A nous la victoire, car Dieu est avec nous !

Des Bösen Freunde trotzen schon,
Sie lachen hämisch, sprechen Hohn. . .
Der Herr verlässt die Seinen nicht,

Er macht so Heil'ges nicht zum Spott ;
Viktoria ! mit uns ist Gott !

(Siegesbotschaft).

Dieu ne peut pas ne pas aimer le Wurtemberg. Ce pays n'est-il pas une contrée d'élection, un merveilleux Eden, une nouvelle Terre promise ?...

« On dit que tu es un jardin, un Paradis... Tes campagnes où les fruits abondent ne ressemblent-elles pas à une mer prête à déborder ? Et le vin ne coule-t-il pas en abondance de tes coteaux ?... Des troupeaux à la riche toison ne paissent-ils pas sur ton Alpe immense ?... Au loin, est-ce qu'on ne vante pas le bois robuste de ta Forêt-Noire ? N'as-tu pas du sel, du fer et même quelque peu d'or ?...

Man sagt du seist ein Garten,
Du seist ein Paradies ; . . . .

Und ist denn nicht ergossen
Dein Fruchtfeld wie ein Meer ?
Kommt nicht der Most geflossen
Von tausend Hügeln her ?

Treibt nicht die Wollenherde
Auf deiner weiten Alp ? . . .

Hört man nicht fernhin preisen
Des Schwarzwalds stämmig Holz ?
Hast du nicht Salz und Eisen
Und selbst ein Körnlein Golds ?

(Württemberg).

Dans ce pays privilégié les épouses et les mères sont si vertueuses et si fidèles !...

Und sind nicht deine Frauen
So..... fromm und treu ?

(Württemberg).

Et la langue allemande elle-même, n'est-elle pas comme une émanation du souffle de Dieu ?...

... Wo sich Deutsche grüssen,
Der Atem Gottes weht !
(Die deutsche Sprachgesellschaft).

Quant à Uhland, il éprouve toujours une peine secrète, lorsqu'il lui faut quitter sa chère patrie. Il ne se lassera jamais de suivre ces chemins ni de parcourir ces vallées, et les sentiers qu'il a foulés depuis si longtemps l'émeuvent comme au premier jour... Le soir, quand les étoiles paraissent, à ce spectacle incomparable, il se sent comme transporté hors de ce monde, et toujours plus avant, là-haut, il semble suivre la route lumineuse que Dieu même a tracée. Pour Uhland, songer au sol natal, c'est donc se rapprocher de Dieu, c'est avoir, dès ici-bas, comme un avant-goût de la patrie céleste.

Nie erschöpf' ich diese Wege,
Nie ergründ' ich dieses Tal,
Und die altbetretnen Stege
Rühren neu mich jedesmal. . .

Tauchen dann hervor die Sterne
Drängt es mächtig mich hinan,
Und in immer tiefre Ferne
Zieh' ich helle Götterbahn !
(Reisen).

Quelle joie pour le poète, chaque fois que la victoire se prononce pour les armes allemandes ! Comme chez lui la religion et la patrie sont deux cultes étroitement unis, c'est vers Dieu que monteront ses actions de grâces. Il est de cœur avec la *Burschenschaft*, avec les étudiants patriotes qui vont célébrer l'anniversaire de la bataille de

Leipzig à la Wartburg, en même temps que le jubilé de la Réforme. Dans la journée du 17 octobre, à Eisenach, ville la plus proche du fameux château où Luther traduisit la Bible, arrivent près de 500 étudiants. Un grand nombre vient d'Iéna, trente de Berlin, le reste de Heidelberg, Giessen, Marbourg, Erlangen, etc... Les jeunes gens de Kiel ont parcouru à pied la longue route. Quatre professeurs d'Iéna : Fries, Oken, Kieser et Schweitzer, prennent la tête du cortège. Ce bataillon sacré, *Der heilige Zug* (c'est le nom qu'il s'est donné), débordant d'enthousiasme, fait dans la vieille cité une entrée triomphale.

Le jour suivant, par un beau soleil d'automne et à travers bois, tous gravissent la colline dominée par la Wartburg.

Pendant ces fêtes, des discours enflammés font vibrer les cœurs d'un ardent patriotisme. Les étudiants entonnent le cantique de Luther : « Notre Dieu est une solide forteresse, un bouclier, une bonne épée. »

Eine feste Burg ist Unser Gott,
Eine gute Wehr und Waffen. . . ;

Dans l'après-midi, les étudiants descendent à l'église pour assister à un service divin auquel prend part toute la garnison d'Eisenach.

A cette date, Uhland compose sur la demande du comité des Fêtes quelques-unes de ses strophes, les plus vibrantes de foi dans l'avenir de son pays. Le poète n'en doute pas, bientôt le Würtemberg reverra les jours glorieux et paisibles d'autrefois, car de vaillants guerriers sont tombés à Leipzig, au champ d'honneur, et, du haut du ciel, ils veillent sur la Patrie ! (*Am* 18 *Oktober* 1816.)

L'auteur des *Gedichte* assiste, à Stuttgart, à l'office en mémoire des grenadiers autrichiens, morts sous les ordres

de l'archiduc Louis (*Tagbuch*, 18 juin 1815). Nous le retrouvons à la cérémonie religieuse et à la prédication qui eurent lieu à l'occasion de la défaite de Napoléon à Waterloo (*Tagbuch*, 25 juin 1815). Nous le voyons encore à un sermon prêché dans l'église protestante ainsi qu'à la messe célébrée dans l'église catholique, en action de grâces pour les récents succès allemands, le 15 octobre 1815. Il montre ainsi qu'il est uni dans la joie, comme il l'était autrefois dans la douleur, avec le peuple tout entier, avec les Catholiques aussi bien qu'avec les Protestants, heureux de s'agenouiller avec eux tous devant le Dieu des Armées (*Tagbuch*, 15 octobre 1815). Ajoutons que l'allégresse d'Uhland en présence de la patrie ressuscitée, redevenue libre, est mélangée de tristesse et de pitié, à la pensée des héros, l'élite de la jeunesse, dont le sang a coulé sur les champs de bataille. Après tant de sublimes sacrifices, lui, simple poète, il n'a que des chants à offrir à sa patrie ; ces chants, du moins, sauront lui dire tout son amour.

Denn dir, dem neuerstandnen, freien,
Ist all mein Sinnen zugewandt. . . .
Doch Heldenblut ist dir geflossen. . .
Nach solchen Opfern, heilig grossen,
Was gelten diese Lieder dir ?

(An das Vaterland).

§ II. — *La religion et la politique intérieure.*

Si l'Allemagne n'est plus désormais la proie de l'envahisseur, si les princes ont recouvré leurs trônes, si quelques-uns d'entre eux, tel le duc de Würtemberg devenu roi, ont vu s'accroître leurs prérogatives souveraines, c'est grâce au peuple qui a prodigué son dévoûment et vaillam-

ment sacrifié sa vie. En retour, à ce peuple on avait laissé entrevoir une ère de liberté ; on lui avait promis le « bon vieux Droit », cette charte vraiment chrétienne et plusieurs fois séculaire, qui avait fait sa grandeur dans un passé dont il se souvient avec une fierté légitime.

C'est pour obtenir la réalisation de cette promesse qu'Uhland, avec la conviction d'obéir à un appel de la Providence, va dépenser les plus belles années de sa vie. C'est pour le « bon vieux Droit » qu'il renoncera de propos délibéré, simplement, généreusement, aux charges lucratives et à la faveur des grands. C'est pour lui qu'il embrassera cette carrière de représentant du peuple, si contraire à ses goûts personnels.

Aux yeux d'Uhland, cette charte constitutionnelle qu'il va défendre de toutes ses forces, avec toutes les ressources de ses facultés, est sacrée autant que la Bible elle-même : c'est sa Bible politique. Il y restera fidèle, comme il fut toujours fidèle à la Bible inspirée.

> « Die Verfassungsurkunde ist eine politische Bibel ».
> (Verhandlungen der Landstände des Königreichs Württemberg, 1820, p. 1245. En abréviation dans la suite : V. L.)

S'il est vrai que parfois de justes colères font naître des poètes : « *Facit indignatio versum* », nous devons à cette lutte entre Uhland, défenseur des droits du peuple, et le roi de Würtemberg, partisan d'un absolutisme à peine déguisé, des pièces admirables, qui comptent parmi les mieux venues, les plus alertes des *Gedichte*. Dans ces poésies, nous reconnaissons le disciple fidèle, l'admirateur passionné du Minnesinger Walther von der Vogelweide, esprit très indépendant et le premier poète, qui, au XIIe s., ait fait de ses vers une arme politique.

A l'occasion de l'anniversaire de la bataille de Leipzig, dans sa poésie : *Am 18 Oktober* 1816, Uhland, sous forme d'allégorie, rappelle aux princes leurs devoirs et au peuple ses droits imprescriptibles, en un langage qui fait songer aux solennels avertissements des prophètes d'Israël :

« Si quelque héros mort pour la patrie, jouissant de la gloire des élus, descendait du Ciel, il chanterait sur le sol allemand une chanson tranchante comme un coup d'épée...

« Princes, c'est à vous que je m'adresse tout d'abord. Avez-vous oublié ce jour de bataille où vous étiez à genoux, rendant hommage à un puissant vainqueur ? Si les peuples ont vengé votre affront, s'ils vous ont prouvé leur fidélité, c'est votre devoir de ne plus différer vos promesses et de tenir vos engagements !...

« Et vous, peuples, qui avez tant souffert, ne vous souvenez-vous plus de cette rude journée (de Leipzig) ? Vous avez écrasé les hordes étrangères... mais vous n'êtes pas devenus libres ; car vous n'avez pas rétabli chez vous le bon vieux Droit !...

« Et voici que le héros, ayant achevé son chant, quitte cette terre pour remonter au Ciel. Il va annoncer aux Bienheureux qu'à ses accents enflammés, il a vu plus d'un œil s'animer et battre plus d'un cœur !... »

Wenn heut ein Geist herniederstiege. . . . .
Ein solcher, der im heil'gen Kriege
Gefallen auf dem Siegesfeld,
Der sänge wohl auf deutscher Erde
Ein scharfes Lied wie Schwertesstreich. . . .

Ihr Fürsten ! Seid zuerst befraget :
Vergasst ihr jenen Tag der Schlacht,
An dem ihr auf den Knieen laget,
Und huldigtet der höhern Macht ?
Wenn eure Schmach die Völker lösten,

Wenn ihre Treue sie erprobt,
So ist's an euch, nicht zu vertrösten,
Zu leisten jetzt, was ihr gelobt ! . . . .

Ihr Völker ! Die ihr viel gelitten,
Vergasst auch ihr den schwülen Tag ? (bei Leipzig)...
Zermalmt habt ihr die fremden Horden. . . .
Und Freie seid ihr nicht geworden,
Wenn ihr das Recht nicht festgestellt. . . .

Was meinem Blick sich aufgedrungen,
Verkünd'ich dort dem sel'gen Chor. . . . .
Doch sah ich manches Auge flammen,
Und klopfen hört'ich manches Herz !
(Am 18 Oktober 1816).

Ainsi, la guerre de l'Indépendance a été une guerre sainte, les promesses faites au peuple allemand sont sacrées, le Ciel lui-même intervient comme médiateur entre le prince et ses sujets. C'est qu'en effet, pour Uhland tout pénétré de la pensée biblique, le roi est bien l'élu de Dieu, mais il reste le serviteur du Très-Haut, choisi par lui pour veiller au bonheur de ses sujets.

Der Deutsche ehrt' in allen Zeiten
Der Fürsten heiligen Beruf.
(Am 18 Oktober 1815).

(O Gott) Zu unserem König, deinem Knecht,
Kann nicht des Volkes Stimme kommen !
(Gebet eines Württembergers).

Rendons hommage, en passant, à cette courageuse franchise, qui, à l'heure où notre poète élevait la voix, avait bien son mérite. Souvent, au cours de ces poésies patriotiques, nous croyons entendre comme un écho des mâles accents de Bossuet, rappelant au roi Louis XIV des

devoirs impérieux, l'obligeant à réfléchir sur le néant des grandeurs humaines, l'invitant à songer davantage à Celui qui règne dans les cieux et qui sait donner aux rois, « *quand il lui plaît, de grandes et terribles leçons* ! »

Uhland respectait l'autorité, puisqu'elle vient de Dieu. Il n'était pas non plus, par principe, hostile à l'idée monarchique : il a glorifié les nobles ducs de Würtemberg dans la personne d'Eberhard der Rauschbart ou der Greiner, premier prince de Würtemberg (1344-1392), auquel il a consacré plusieurs ballades. A la mort de Catherine Paulowna, fille de Paul Ier, empereur de Russie et épouse du roi de Würtemberg, Uhland compose la poésie intitulée : *Katharina*. Cette princesse qui avait passé en faisant le bien était, à tous égards, digne d'être chantée par notre poète. Et si Uhland lui a consacré une de ses pièces, c'est que l'esprit de foi, la charité, l'humilité de cette fille des Tsars, portrait de la princesse idéale, avaient touché son cœur.

Le poète rappelle, à cette occasion, aux grands de ce monde la vanité de leur puissance. Il insiste sur cette pensée que la gloire humaine est bien peu de chose en comparaison de la gloire céleste devenue désormais le partage de la pieuse princesse.

« La pourpre et les diamants peuvent briller !... Les splendeurs terrestres ne sauraient aveugler des yeux fixés vers la lueur des étoiles éternelles. Catherine ne porte plus les emblèmes de la grandeur d'ici-bas ; elle a laissé au monde ce que le monde lui avait prêté. Mais sur son front pur et serein, descend comme une auréole venant de Dieu, l'éternelle Lumière. »

Der irdische Glanz kann er die Augen blenden
Die sich zum Licht der ew'gen Sterne wenden ?
(Katharina) Trägt nicht mehr der irdischen Würde Zeichen ;

Sie liess der Welt, was ihr die Welt geliehen.
Doch auf die Stirne fällt, die reine, helle,
Ein Lichtstrahl aus des Lichtes höchster Quelle.
(Katharina, 27 janvier 1819).

Quelques semaines après la composition de cette pièce Uhland accepte de présenter au roi les remercîments du peuple à l'occasion de la convocation du Landtag. Il rédigea lui-même l'adresse officielle. Le roi l'accueille avec bienveillance, le remercie de sa récente poésie et rend hommage à la droiture de son caractère. « J'espère, lui dit-il, que si nos opinions sont différentes, nous n'aurons pourtant qu'un même cœur ! » (*Tagbuch*, 24 juillet 1819.)

L'année suivante, en 1820, Uhland est de nouveau chargé d'offrir au roi les félicitations des députés, lors de ses fiançailles avec la princesse Pauline. Notre poète voit dans ce prochain mariage un nouvel éclat pour le trône et de nouvelles espérances pour ce peuple qui prendra toujours une large part aux joies et aux douleurs de son souverain (L. V., 1820, p. 4026).

Par conséquent, Uhland n'est pas, de parti pris, opposé à la forme monarchique. Si son opposition tout d'abord conservatrice finit par devenir radicale, c'est qu'il ne pouvait admettre que le Würtemberg ait payé sa transformation en royaume de la perte de sa vieille et chère constitution.

A deux reprises, de 1819 à 1826, et de 1833 à 1838, il est député au Landtag. Après son premier mandat, il appelle cette période de sa vie, des années de grandes préoccupations : *unruhige Jahre*. S'il a accepté ce labeur considérable, c'est parce qu'il ne voulait pas se soustraire à une mission qu'il considérait comme venant de Dieu, c'est qu'il était tout embrasé d'une noble ardeur pour faire le bien. Mais, hélas ! malgré sa confiance en la Providence,

ses illusions tombèrent et il éprouva d'amères déceptions. « Ce qui était beau et noble, riche et divin, digne de tous nos efforts et de tous nos sacrifices, le temps nous le montre à présent si terne, si vide, si insignifiant ! »

> Was schön und edel, reich und göttlich war,
> Und jeder Arbeit, jeden Opfers wert,
> Das zeigt, (die Zeit) uns so farblos, hohl und klein !
> (In ein Stammbuch).

Pourtant, les concitoyens d'Uhland apprennent avec peine qu'il a refusé un nouveau mandat. Ils regrettent un représentant aussi dévoué qu'ils remplaceront difficilement : « Nous ne l'aurions jamais pensé ! On ne saurait le remplacer ! » « *Das hätten wir nicht geglaubt !... Er ist nicht zu ersetzen !* » On veut le nommer malgré lui, espérant qu'une fois élu, avec une abnégation inspirée par ses sentiments religieux connus de tous, il consentira à reprendre ses fonctions. Mais Uhland reste inébranlable jusqu'en 1833. A cette date, il se laisse enfin fléchir par les instances réitérées de ses compatriotes, et il cède à la crainte d'être infidèle à la mission que Dieu est en droit de lui imposer Il est nommé au Landtag malgré le Gouvernement et en dépit d'une pression officielle qui le peine profondément.

Le peuple, le bon peuple de Souabe connaît la cause de la disgrâce de son représentant et il est fier de lui. Le 13 novembre 1834, étudiants, bourgeois, ouvriers, se groupent très nombreux autour du défenseur de leur « bon vieux Droit ». Un chœur de cent chanteurs célèbre ses louanges de la façon qui pouvait lui être la plus agréable, en exécutant plusieurs de ses poésies déjà mises en musique. Une magnifique coupe d'argent lui est offerte par souscription. Vers la fin de ce banquet où tous les cœurs battaient à l'unisson, Uhland se lève et récite, au milieu des

acclamations de son auditoire débordant d'enthousiasme, une poésie composée le mois précédent et encore inédite : *Wanderung* (*Uhland als Politiker*, p. 76 et suivantes).

Dans une strophe, Uhland s'élève courageusement contre une fausse conception de la fraternité chrétienne. Les chrétiens doivent être des frères, non seulement à l'église, mais partout et toujours. Il ne faut point qu'aussitôt après avoir quitté le temple, le maître se dresse avec orgueil en face du valet qui aura seulement le droit de s'incliner en silence. Un livre « des Rois » consacrant les privilèges des puissants et des forts, non, ce n'est point là toute la Bible !

Ich ging zur Tempelhalle,
Da hört' ich christlich Recht :
« Hier innen Brüder alle,
« Da draussen Herr und Knecht. »

Der Festesrede Giebel
War : « Duck' dich ! Schweig' dabei ! »
Als ob die ganze Bibel
Ein Buch der Könige sei !

(Wanderung).

Ce « bon vieux Droit » réclamé par Uhland avec tant d'énergie, fait une large place à la religion. Cette charte des temps glorieux d'autrefois n'a-t-elle pas été inspirée par les principes chrétiens ? Aussi, chacun l'aime et la révère comme il aime et révère la foi du Christ :

Das Recht . . . .
Das jeder wie sein Christentum
Von Herzen liebt und ehrt.

(Das alte, gute Recht).

Comme un saint Patron, elle veille sur les biens sacrés de nos églises :

... Das unser heil'ges Kirchengut
Als Schutzpatron bewacht.

(Id.).

Ce droit du Christianisme à la vie, à une vie pleinement épanouie, Uhland le revendiquera publiquement à la Chambre des Représentants, en toutes circonstances et pour toutes les confessions religieuses. Selon lui, il fait partie des libertés essentielles d'une nation.

En 1819, il exige que l'avenir matériel des différentes Eglises soit assuré d'une façon définitive. La même année, Uhland vote pour que l'Evêque catholique siège auprès du doyen des Prélats protestants. En 1823, il déclare qu'il faut pourvoir aux besoins de l'Eglise catholique comme à ceux de l'Eglise réformée. En 1833, il s'oppose à l'intervention des ecclésiastiques dans les luttes politiques, intervention que provoquait le Gouvernement. La raison qu'il donne à l'appui de sa motion est la suivante, toujours d'actualité : lorsqu'un ecclésiastique prend part aux agitations des partis, il porte atteinte à sa dignité et rabaisse la sublimité de son ministère. (L. V., 1819, p. 10 ; Lettre à ses électeurs, 9 octobre 1819, Schillersmuseum ; L. V., 1823, p. 516 ; L. V., 1833, p. 30.)

Au nom de la Bible et usant des expressions mêmes de nos Saints Livres, Uhland avertit les députés timorés, les faux amis du peuple, les mauvais citoyens des comptes rigoureux qu'ils auront à rendre à Dieu. Car ce Dieu, sous les auspices duquel va bientôt se lever l'aube de la liberté, c'est le même Dieu qui dirige le soleil dont le cours ne connaît pas d'obstacles ! Il saura récompenser chacun suivant ses actes, séparer la paille du bon grain et discerner l'homme fourbe du citoyen loyal.

Jetzt kommen erst die rechten Tage,
Wo Korn sich sondern wird von Spreu,

Wo man den Falschen von dem Treuen
Gehörig unterscheiden kann. . . . .

Der Freiheit Morgen steigt herauf,
Ein Gott ist's, der die Sonne lenket,
Und unaufhaltsam ist ihr Lauf!
(Den Landständen, 1817).

Après bien des luttes infructueuses et de pénibles désillusions, Uhland ne désespère pas de son pays. Il sait parfaitement que tant d'efforts resteront inefficaces, si Dieu n'intervient pas lui-même et ne touche le cœur du Roi en faveur du peuple souabe. Le poète invoque le secours divin par cette touchante prière : « Toi, qui de ton trône éternel, veilles sur les peuples... tu vois la souffrance et l'humiliation de mes compatriotes ! La voix de ce peuple ne peut parvenir à notre Roi... Mais toi, dont la parole a le bruit du tonnerre, parle donc à l'oreille de ce Roi ! »

Der Du von deinem ew'gen Thron
Die Völker hütest . . . .
Gewiss, du blickst auch auf das meine,
Du siehst das Leiden, siehst den Hohn.
Zu unserem König . . . .
Kann nicht des Volkes Stimme kommen. . .

Dein Wort ist Donnerhall von oben ;
Sprich Du an unseres Königs Ohr !
(Gebet eines Württembergers).

On comprend que des accents inspirés par une foi aussi vive, par un patriotisme aussi pur, aussi désintéressé, aient provoqué l'enthousiasme et l'admiration des contemporains d'Uhland. En pleine séance du Landtag, un de ses collègues, von Theobald, parlant des droits sacrés du peuple allemand, cite plusieurs vers de l'auteur des *Ge-*

dichte, qu'il appelle déjà, notre poète national : *Unser vaterländischer Dichter*. Et la Chambre d'applaudir à un hommage aussi légitime (L. V., 14 septembre 1819).

Uhland, défenseur de toutes les nobles et saintes causes, ne saurait mieux être comparé qu'à un de ces preux chevaliers de jadis, batailleur intrépide et chrétien loyal, dont il a si bien chanté les merveilleux exploits. Chez lui, la pensée exprimée en des strophes vibrantes et harmonieuses ou en des périodes claires et pleines de chaleur, était comme une épée toujours vaillante, toujours redoutée, mise généreusement au service du droit, de la religion et de l'honneur !

CONCLUSION

Uhland, chrétien convaincu, poète et patriote, était parfaitement pénétré de la haute mission sociale du poète. Aussi bien, souffrait-il réellement de voir certains romantiques, ses contemporains, s'abandonner dans leurs poésies religieuses à des tendances pessimistes. Uhland avait conscience que le pessimisme, s'il se propage dans une nation, aboutit à des résultats lamentables. Il n'est rien de tel pour rendre stériles les généreuses initiatives individuelles, pour paralyser les élans de la pensée et arrêter l'évolution d'un peuple vers le progrès. L'auteur des *Gedichte,* dans une de ses pièces les plus courtes, *Bitte,* supplie ces poètes de renoncer à une manière aussi déprimante, malgré la vogue dont elle semble jouir.

Ich bitt' euch, teure Sänger,
Die ihr so geistlich singt,
Führt diesen Ton nicht länger,
So fromm er auch gelingt !

Il n'est pas nécessaire pour montrer que l'on embrasse la cause de Dieu, de partir à tout instant en guerre avec le monde, de le déclarer foncièrement méchant et entièrement corrompu.

Will einer merken lassen,
Dass er mit Gott es hält,
So muss er keck erfassen
Die arge, böse Welt.

Non, Uhland n'admet pas cette fausse conception qui fait de la poésie religieuse une éternelle lamentation. Pour lui comme pour Eichendorff, le dernier des romantiques catholiques, ces gémissements mystiques ressemblent « à un feu de paille qui ne brûle pas les méchants et qui n'éclaire pas les bons. D'ailleurs, parmi ces poètes larmoyants, combien en est-il qui souffrent réellement de nos misères ? Qu'ils fassent donc trêve à leurs plaintes, s'ils ne valent pas mieux que leur époque, car aucune époque n'est absolument mauvaise ». (Eichendorff, *Ahnung und Gegenwart,* Nuremberg, 1815. Allusion de Frédéric au faux Romantisme.)

L'œuvre d'Uhland, étudiée dans les précédents chapitres, nous prouve que notre poète a envisagé sous un tout autre aspect le rôle de la poésie et la mission du poète. Uhland possédait un jugement sûr, une foi éclairée, une âme loyale : il était optimiste. Il était optimiste, parce que, suivant la pensée très juste de Joubert : « L'optimisme est le propre d'une âme loyale. »

Au début de son recueil, dans la pièce *Des Dichters Abendgang*, il nous avoue cet optimisme réconfortant.

« Lorsque le poète se promène, le soir, au crépuscule, heure de ravissement pour lui, et s'il tourne ses regards vers le soleil couchant, à ce spectacle magnifique, se révèle à lui tout ce qui est sacré et des visions célestes passent devant ses yeux.

« Alors, il se retire, pénétré de l'ineffable bonheur qu'il éprouve en face de ces merveilles. Il emporte en son âme

la grâce divine de la poésie ; la clarté contemplée Là-Haut rayonnera doucement en lui et dissipera les ténèbres de sa route ! »

Programme optimiste et idéaliste que Uhland a suivi admirablement.

L'un des caractères de sa poésie, c'est qu'en effet il a su voir Dieu dans ses œuvres. Le spectacle de la nature, l'étude des mœurs et des coutumes du temps passé, les hauts faits des héros de jadis, les anxiétés ou les joies de l'heure actuelle, tout lui parle de Dieu, d'un Dieu juste et bon, d'un Dieu auquel il donne l'adhésion de sa foi, lui demandant en retour un puissant réconfort pour le présent et de fécondes espérances pour l'avenir !

Ce réconfort et ces espérances, Uhland s'emploie à les faire partager au peuple allemand. Il cherche à lui montrer les qualités solides de la race : le courage, la droiture du caractère, la simplicité des mœurs, le respect des traditions, l'esprit de foi.

Célébrer ces nobles sentiments, glorifier ces mâles vertus, c'était plaire d'avance aux Allemands restés, en majorité, profondément attachés à leurs coutumes et à leur religion. Par là, s'explique la popularité d'Uhland. « Ses poésies, déclare Treitschke, ont loyalement pris la défense du caractère allemand et de la saine morale. » « *Sie haben deutsches Wesen und züchtige Sitte getreu behauptet.* » (*H. und P. Aufsätze*, p. 286.)

A la vérité, notre poète n'a pas acquis une gloire mondiale, comme Gœthe et Schiller, et ses statues ne sont pas aussi nombreuses que celles des deux grands classiques. Mais, tandis que les admirateurs de Gœthe sont surtout des esprits cultivés, alors que Schiller est plus vanté que lu et compris par une grande partie du peuple allemand, nous trouvons les *Gedichte* d'Uhland dans les familles

des « Bürger » de la classe moyenne, et même chez bon nombre de paysans. Partout où les chansons populaires sont en honneur, on rencontre celles d'Uhland. *Droben steht die Kapelle*, *Der gute Kamerad*, se chantent aussi souvent que les plus vieux et les plus célèbres lieder allemands.

Au témoignage de Treitschke, ce fut pour Uhland un moment de satisfaction bien légitime, lorsque, cheminant un jour à travers le massif boisé de la Hardt, il s'arrêta étonné et ravi près des ruines du vieux couvent de Limburg, entendant chanter ses propres poésies par les voix pures et fraîches de jeunes enfants.

C'est qu'en effet, Uhland est déjà compris et aimé par la jeunesse des écoles, et ainsi, il contribue puissamment à son éducation intellectuelle et morale. Les livres de lectures à l'usage des élèves, les « Schullesebücher » lui doivent leurs plus belles pièces : *Schwäbische Kunde*, *Graf Eberhard*, *Der Schenk von Limburg*, *Das Glück von Edenhall*... Les adultes eux-mêmes s'exercent à la déclamation en s'efforçant d'interpréter, de la voix et du geste, les plus célèbres poésies du Chantre de la Souabe.

En dernière analyse, Uhland, poète romantique plein de sagesse, chrétien croyant et libéral, homme politique toujours à la hauteur de sa tâche, avait un idéal et lui est resté fidèle. Et parce que, dans ses *Gedichte*, il a réalisé cet idéal sous une forme simple, naïve, plastique, accessible à tous, ses poésies ont trouvé un écho puissant dans l'âme allemande. Le plus grand des poètes souabes disparu, son œuvre poétique est restée. Elle demeure toujours belle, toujours admirée, toujours vivante, et elle a mérité à Uhland d'être appelé, à juste titre, la « Conscience de l'Allemagne ».

« Ach, was haben wir verloren, *das Gewissen* Deutschlands ! »

(Lettre de Rossmässler à Karl Mayer, au lendemain de la mort d'Uhland, 17 novembre 1862. — Karl Mayer : *Uhland, seine Freunde und Zeitgenosen*, II).

FIN

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

BIBLIOGRAPHIE VII

INTRODUCTION IX

CHAPITRE PREMIER. — EDUCATION RELIGIEUSE D'UHLAND... 1

I. Sa famille. — II. Uhland chrétien croyant et pratiquant. — III. Ses relations. — IV. Tolérance et sympathie pour le catholicisme.

CHAPITRE II. — LA DOCTRINE CHRÉTIENNE DES « GEDICHTE » 19

I. La part faite au mysticisme. — II. Le Dieu des *Gedichte* est le Dieu muni des attributs que lui donne la Théologie. — III. Le Christ des *Gedichte* est le Christ des Evangiles. — IV. Les Anges et les Démons.

CHAPITRE III. — LA VIE CHRÉTIENNE D'APRÈS LES « GEDICHTE ».. 35

I. Dieu est Charité : la charité d'Uhland. — II. Dieu mêlé à tous les actes de notre vie. — III. La vie chrétienne, la mort, la vie future.

CHAPITRE IV. — LE DÉCOR CHRÉTIEN DANS LES « GEDICHTE » 55

I. Pas de panthéisme. Les églises et les pèlerinages.— II. Les couvents. — III. Les signes concrets de la Foi : les croix, les statues et images pieuses, les cloches.

CHAPITRE V. — L'ÉLÉMENT PROTESTANT DANS LES « GEDICHTE ».. 73

I. Influence de la Bible sur les Poésies d'Uhland. — II. Hommage rendu à Luther.

CHAPITRE VI. — L'ÉLÉMENT CATHOLIQUE DANS LES « GEDICHTE » 91

I. L'élément catholique existe dans les *Gedichte*. — II. A quelles influences faut-il l'attribuer ?

CHAPITRE VII. — LA RELIGION ET LA PATRIE DANS LES « GEDICHTE » 111

I. La religion et le patriotisme. — II. La religion et la politique intérieure.

CONCLUSION 129

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART